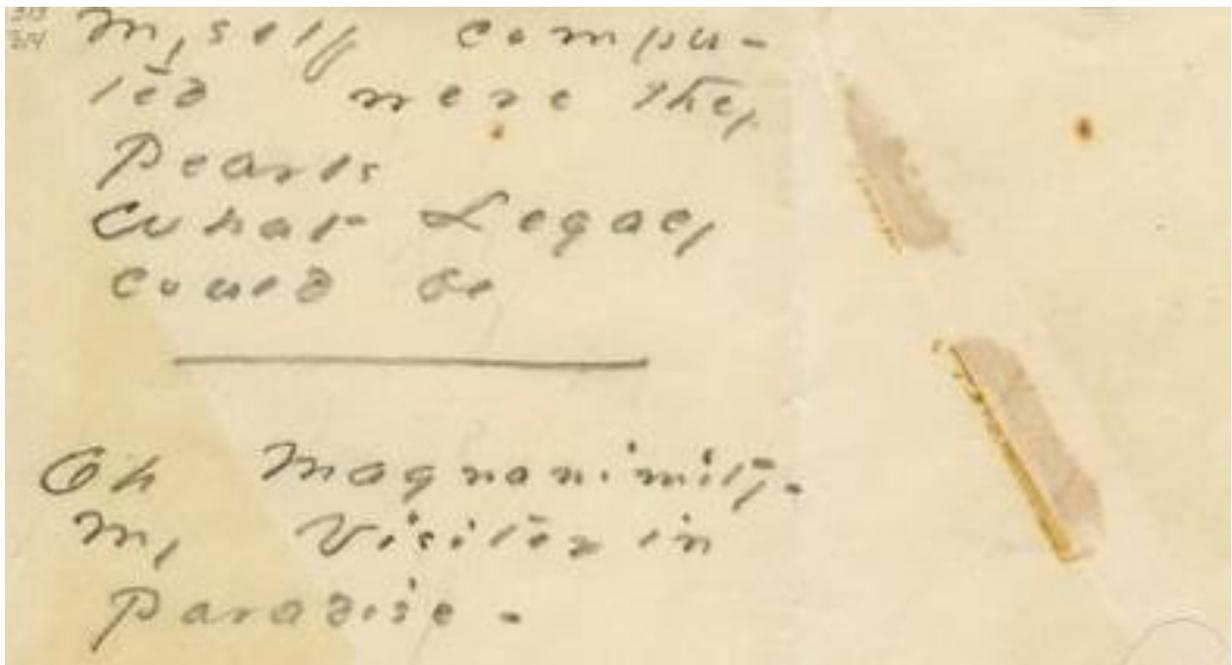


L'ELLIPSE DANS L'EXPRESSION:

L'ECART LITTÉRAIRE CHEZ MERLEAU-PONTY



1

Susannah RAYMOND-BARKER

Mémoire Master 2

Sous la direction de L.Mouze

¹ Figure 1: Un poème de Emily Dickinson, noté sur une enveloppe. Disponible à l'adresse : <http://tumblr.austinkleon.com/post/63754567710>.

« Je dis : une fleur ! et, hors de l'oubli où ma voix relègue aucun contour, en tant que quelque chose d'autre que les calices sus, musicalement se lève, idée même et suave, l'absente de tous bouquets. »

-Mallarmé, Crise de vers

Résumé

Au début des années cinquante, Merleau-Ponty a fait un tournant vers une philosophie qui s'intéressait moins au sujet transcendantale, et davantage aux questions ontologiques globales. En modifiant les théories postsaussurienne d'une 'différence' invisible qui dynamise le déploiement de la parole, Merleau-Ponty a pu faire une analyse de l'enchevêtrement empirique-idéal dans l'opérativité de l'être. Ce mémoire de masters a pour but d'analyser les rapports et les taches aveugles qui dynamisent l'opérativité latente de la chair du monde et de la parole opérative de la littérature qui en fait 'expression', ainsi que les crises esthétiques que les taches aveugles chiasmiques provoquent chez l'écrivain.

Summary

In the early 1950s, Merleau-Ponty underwent a 'turn' towards a philosophy that was less interested in the transcendental subject and more interested in global ontological questions. By modifying postsaussurean theories of an invisible 'différence' that dynamises the operation of speech, Merleau-Ponty was able to do an analysis of the ideal-empirical entanglement of being. This masters thesis aims to analyse the links and the blind spots that dynamise the latent operativity of the flesh of the world and of the operative speech of literature which expresses it, as well as the aesthetic crises that these chiasmic blind spots can provoke in the author.

Mots clés

Merleau-Ponty, chiasme, écrivain.

Key words

Merleau-Ponty, chiasm, writer.

Remerciements

Je voudrais adresser ma gratitude à la directrice de ce mémoire, Létitia Mouze pour sa disponibilité et son vif intérêt pour le thème abordé. Ses conseils ont contribué à alimenter ma réflexion.

Je désire aussi remercier Anne Coignard d'avoir accepté d'assister au jury de soutenance, et aussi de ses aides pratiques pendant mon année erasmus mundus ici à Toulouse. L'organisation du programme erasmus mundus 'europhilosophie' est une grande tâche, et je suis très reconnaissante de son effort qui a permis un rassemblement de jeunes philosophes venant de partout dans le monde.

J'aimerais exprimer ma gratitude à tous les professeurs qui m'ont enseigné pendant les deux années du programme à l'université Charles de Prague, à l'université de Coimbra et à l'université Toulouse-Jean-Jaurès. Ces deux années étaient les plus enrichissantes de ma vie (académiquement et culturellement). La patience et la flexibilité langagière de nos professeurs nous a fourni une formation philosophique archi-européenne. Participer dans un cours sur Bergson en allemand en République tchèque serait un exemple paradigmatique de l'expérience 'europhilosophique.'

Je voudrais remercier Jean-Christophe Goddard d'avoir lancé le programme avec le soutien de l'Union Européenne, et de son engagement enthousiaste dans le partage transculturel de la philosophie.

Finalement, un grand merci à mes parents, à ma sœur et à mes amis pour leur confiance et leur support inestimable pendant mes activités universitaires. Pendant l'écriture de ce mémoire, qui traite le sujet de l'expression et l'angoisse ontologique qu'il provoque chez les écrivains, je pensais souvent à mon arrière-grand-père Arthur Darwood qui, il y a cent ans, a aussi voyagé en Europe, passionné de la culture franco-allemande. Il venait pour combattre au front de la Première guerre mondiale pourtant. Une fois revenu en Angleterre, il n'a jamais prononcé ni écrit un mot sur ses expériences. Je souhaite alors dédier ce mémoire à sa mémoire.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	p6
1 L'EXPRESSION CHEZ MERLEAU-PONTY	
a) Vers une ontologie structuraliste	p11
b) Chair et Langage	p20
2 LE ROLE DE LA PAROLE POETIQUE	
a) L'expérience de l'écrivain	p27
b) L'esthétique de la littérature chez Blanchot	p34
c) Le langage littéraire comme thérapie.....	p42
CONCLUSION.....	p48
Bibliographie.....	p51

Introduction

Depuis l'époque romantique, la fragmentation de l'art a ouvert un espace vide dans l'art. Dans la peinture par exemple, nous voyons l'utilisation des blocs de couleur en aplat alors que des compositeurs comme John Cage considèrent que l'espace vide qu'est le silence peut être la musique en elle-même. Mais le vrai point de départ de ce travail sera l'espace vide littéraire qui s'est ouvert. Un espace vide qui se manifeste par l'utilisation des points de suspension (ou en grec des ellipses- ἔλλειψις : 'manque' ou 'omission'). Dans ce mémoire je veux me focaliser sur les racines de cette tendance esthétique et la question de savoir ce que l'ellipse littéraire expose exactement. Je pense que l'ontologie structuraliste des écrits tardifs de Merleau-Ponty- surtout dans *Signes* (1960), *Le visible et l'invisible* (1964) et *La Prose du Monde* (1969) pourrait contribuer à formuler une réponse à cette question. L'art et la philosophie se reflètent et s'épanouissent mutuellement, et je partage l'idée d'Eugen Fink, qui disait dans son *Epilogue à la poésie* que le philosophe peut essayer d'utiliser l'art comme *Wegweiser*² ou en français comme 'fil d'Ariane' dans son labyrinthe rempli de faux chemins et de noirceur.

Dans mon mémoire je veux poursuivre la thématique de l'espace vide dans le langage en m'appuyant sur Saussure, Merleau-Ponty et les écrits des théoriciens de la littérature tel que Blanchot et Paulhan. Je me suis laissée inspirer par le livre 'W ou le souvenir de l'enfance' de Georges Perec. Ce livre incorpore l'espace vide littéralement et physiquement. Perec voulait transmettre l'intransmissible dans ce récit- la déportation de sa mère à Auschwitz-Birkenau. Il avait six ans, et il était caché chez sa tante la dernière fois qu'il a vu sa mère. Elle fut déportée à Auschwitz le sept juillet, donc le 07.07. C'est pour cette raison que là où le septième chapitre devrait se trouver, Perec a laissé une page blanche avec trois des points de suspension. Sa vie avant et après sa déportation, les deux parties de l'histoire se situent des deux côtés d'un événement qu'il ne peut représenter qu'en tant qu'espace vide, puisque quand il essaie de formuler des pensées sur ce sujet, les mots lui manquent. Peut-être que Perec s'est laissé inspirer par Victor Hugo, qui dans son recueil de poésie chronologique *Les Contemplations* a laissé une page blanche avec une ligne de points de suspension dans la chronologie pour marquer le 4 Septembre 1843- le jour où sa fille s'est noyée dans la Seine. Le dicton 'Les mots me manquent' est un dicton très vieux, mais le développement de la sémiologie de Saussure

²Fink, Eugen. *Epilogue zur Dichtung*. V. Klostermann, Frankfurt am Main. 1971, p26.

dans son *Cours de linguistique générale* donné en 1914 nous permet de regarder la structure du langage de près et d'essayer de comprendre comment nos signes, avec leur système de différence négative peuvent nous sembler insuffisants.

Le *Cours de Linguistique* de Saussure montre de manière systématique comment le langage construit notre réalité. Il désigne le langage comme système où 'tout se tient' - ce qui a comme conséquence qu'un mot en soi n'a pas de sens- ou au moins pas de sens qui soit situé et concret. Les mots n'obtiennent leur sens que par leurs rapports les uns aux autres. Le sens ne se situe pas dans les mots eux-mêmes, mais dans les 'valeurs' produits par leur différence, grâce à notre capacité incroyable de construire spontanément des structures de différence. La pensée est le fruit de notre 'babillage' (distinctions entre voyelles et consonants) et vice versa. Il n'y a pas d'hierarchie.

'Philosophes et linguistes se sont toujours accordés à reconnaître que, sans le secours des signes, nous serions incapables de distinguer deux idées d'une façon claire et constante. Prise en elle-même, la pensée est comme une nébuleuse où rien n'est nécessairement délimité. Il n'y a pas d'idées préétablies, et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue. En face de ce royaume flottant, les sons offriraient- ils par eux-mêmes des entités circonscrites d'avance? Pas davantage. La substance phonique n'est pas plus fixe ni plus rigide; ce n'est pas un moule dont la pensée doit nécessairement épouser les formes, mais une matière plastique qui se divise à son tour en parties distinctes pour fournir les signifiants dont la pensée a besoin. Nous pouvons donc représenter le fait linguistique dans son ensemble, c'est-à-dire la langue, comme une série de subdivisions contiguës dessinées à la fois sur le plan indéfini des idées confuses (A) et sur non moins indéterminé des sons (B).'³

Même si le langage nous frappe comme 'lettre mort'⁴, il y a des forces invisibles qui le creusent de l'intérieur. Les signes qui construisent nos phrases sont composés de bruits et de concepts attribués aux bruits différents. L'attribution d'un signifiant (image acoustique) à un signifié (concept), établi grâce à l'accord réciproque d'une communauté linguistique, est aléatoire, mais aussi nécessaire si l'on veut établir un système langagier. L'intérieur du signe (signifiant / signifié) peut changer diachroniquement (au fil du temps), par exemple le mot « digital » qui, dans le passé signifiait quelque chose concernant les doigts, et qui est, de nos jours associé avec des gadgets. C'est le langage en tant que déployée par la parole- le langage 'structure vivante', expérimental qui nous permet d'innover notre manière de découper le monde.

³ De Saussure, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*. Paris, Les Edition Payot et Rivages, 1967. P156

⁴ Merleau-Ponty, Maurice. *Résumés de cours 1952-1960*. [version en ligne] Disponible à : http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/resumes_de_cours_1952_1960/resumes_de_cours.html

Au cœur du langage, système ‘vivant’ de Saussure se trouve un phénomène que ce mémoire mettra au point et qui a servi comme inspiration dans le travail de Merleau-Ponty. Dès que nous essayons de signaler la genèse du langage, nous n’y arrivons pas. En tant que structure abstraite (‘langue’), il dépend de son déploiement (la parole). Sinon, il n’aurait pas raison d’exister. Mais en tant que déploiement dans un présent vivant (parole), il dépend d’une structure qui fournira un cadre à déployer (langue). Le langage est à la fois instituant et institué. Comme Kevin Newark explique dans *On Parole : Blanchot, Saussure, Paulhan*, ‘*The parole that announces and thus lays down the law of la langue’s intelligibility also and by the same token transgresses it simply by virtue of preceding it*’⁵ Comment se fait-il que la parole ‘pratique’ l’intelligibilité de la langue si elle la précède ?

Une deuxième pierre d’achoppement circulaire dans le système Saussurien serait la question de la ‘vérité’ dans le langage. Dans *La Preuve par l’Etymologie*, Paulhan parle d’une ‘loi d’échec’⁶ du langage, puisque, si nous essayons d’avoir une idée de la genèse de nos concepts (de nos ‘signifiés’ avant que les signifiants ne les recouvrent), de leur contact avec la nature du monde, nous échouons. Nous découvrons que nous sommes toujours assujettis à une réflexion linguistique, puisque notre conscience est une conscience linguistique et nos signifiants renverront à d’autres signifiants. La preuve restera pour toujours étymologique.

La possibilité d’une opérativité invisible de différence qui contribue à la genèse circulaire de notre langage- pierre d’achoppement à investiguer, est un sujet qui intéresse les linguistes modernes de moins en moins depuis les années 50/60 pourtant. Dans sa chronologie de l’étude du phonème dans *Merleau-Ponty versus the linguists*⁷ par exemple, Leu Zhu démontre comment les linguistes comme Yuen Ren Chao et Morris Swadesh essayaient de fournir une explication sur la naissance des phonèmes significatifs grâce à la différence, mais décidaient éventuellement de modifier leurs projets, en se rendant compte que la différence pure ne suffit pas et que quelque chose de plus advient pour prescrire les différenciations significatives des phonèmes. De nos jours, c’est une théorie des phonèmes générative où le sens s’accumule atomistiquement qui domine- s’appuyant sur une vision d’unités sémantiques positives de base qui s’appellent ‘sememes’. Nous nous intéressons à l’hypothèse de Zhu

⁵ Newark, Kevin. ‘*On Parole: Blanchot, Saussure, Paulhan*’ [version en ligne] Disponible à : <http://www.jstor.org/stable/3655216> p91

⁶ Paulhan, Jean. *Les fleurs de Tarbes ou La Terre dans les Lettres*. Paris, Gallimard, 1990

⁷ Zhu, Lei. *Merleau-Ponty versus the linguists* [version en ligne] Disponible à : <http://acta.structuralica.org/pub-124884>

pourtant, qui soutient que l'investigation phénoménologique de la *parole* fait par Merleau-Ponty pourrait renouveler un intérêt pour l'opérativité latérale que les êtres humains possèdent, qui les permet d'utiliser une différenciation phonétique pour développer leurs concepts. Comme Merleau-Ponty écrit dans *La Prose du Monde* :

‘On peut donc dire dès lors que l'enfant parle et qu'il n'apprendra par la suite qu'à appliquer diversement le principe de la parole. L'intuition de Saussure se précise : avec les premières oppositions phonétiques l'enfant est initié à la liaison latérale du signe au signe comme fondement d'un rapport final du signe au sens, - sous la forme spéciale qu'elle a reçue dans la langue dont il s'agit. [...] Le recouplement inlassable de la chaîne verbale par elle-même, l'émergence un jour irrécusable d'une certaine gamme phonématique selon laquelle le discours est visiblement composé ferait enfin basculer l'enfant du côté de ceux qui parlent.’⁸

Pour grandir la portée de ses études du langage, Merleau-Ponty a, avec son ontologie structuraliste tardive, exploré comment l'enchevêtrement signifiant-signifié du langage, déployé par une parole qui, quand elle est parole créatrice, est sous-tendu par une essence opérante invisible, pourrait être comparé avec les dimensions du déploiement de l'être du monde plus profondes. La ‘chair’ du monde en tant que visibilité est tentative d'expression. Ses événements élémentaux- lignes de force invisibles (de lumière par exemple, qui en soi est invisible) rendent le monde dimensionnel et permettent une alliance élémentaire avec les choses du monde- qui a déjà un certain *style*. Quand il est question du monde perçu- mon corps propre est enchevêtré avec mon corps-objet- fait du même étoffe du monde, et quand j'apprends-connaître mon schéma corporel- en tant que ‘chose sensible’, je commence à comprendre que les choses et aussi les ‘autres’ ont des horizons intérieurs cachés. Cette réversibilité entre moi et les autres implique aussi qu'il y a un écart entre le sensible et le sentant, et que les autres et les choses du monde sont à interroger.

‘Il y a un cercle du touché et du touchant, le touché saisit le touchant ; il y a un cercle du visible et du voyant, le voyant n'est pas sans existence visible ; il y a même inscription du touchant au visible, du voyant au tangible, et réciproquement, enfin il y a propagation de ces échanges à tous les corps de même type et de même style que je vois et touche- et cela par la fondamentale fission ou ségrégation du sentant et du sensible qui, latéralement, fait communiquer les organes de mon corps et fonde la transitivité d'un corps à l'autre.’⁹

Une ambiguïté que ce mémoire entreprendra d'éclaircir sera comment exactement, selon Merleau-Ponty les enchevêtrements-écarts qui apparaissent entre l'idéal et l'empirique dans chaque dimension de l'être se reflètent ou même s'étendent. Si c'est ‘par emprunt à la structure

⁸ Merleau-Ponty, Maurice. *Signes*. Paris, Gallimard, 1960.p66

⁹Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*. Paris, Gallimard, 1979. P189

monde que se construit pour nous l'univers de la vérité et de la pensée'¹⁰, comment l'invisible du monde sensible saute-t-elle vers l'invisible du monde intelligible? Est-ce que nous, en tant que 'berceaux du monde' sentons la tache aveugle d'*écart-enchevêtrement* visible-invisible qui est au sein de toutes ces dimensions quand nous n'arrivons plus à formuler les mots ? Nous avons choisi d'investiguer l'œuvre tardive de Merleau-Ponty dans ce mémoire précisément parce que son travail fait face aux questions phénoménologiques et ontologiques posées par le structuralisme saussurien, au lieu d'aplatir le réel sur l'échelon 'signifiant' comme les poststructuralistes. Comme Merleau-Ponty dit, en défendant sa philosophie indirecte des aspects d'être latents : 'le vécu n'est pas plat, sans profondeur, sans dimension, ce n'est pas une couche opaque avec laquelle nous aurions à nous confondre [...]'.¹¹

Dans la dernière partie de ce mémoire, nous allons élargir nos horizons pour nous interroger sur le travail du romancier et théoricien littéraire Maurice Blanchot à la lumière de la philosophie de Merleau-Ponty. En tant que romancier qui a une bonne connaissance de la phénoménologie et l'ontologie, ses écrits complètent bien ceux de Merleau-Ponty. Dans *L'espace littéraire*, il témoigne des expériences de l'écrivain, essayant d'achever une œuvre littéraire, même quand la situation de l'homme attrapé dans le langage décrit par Paulhan l'angoisse, et peut même le pousser au bord de la folie. Nous allons pouvoir nous interroger sur les crises esthétiques des artistes, sur l'espace vide qui s'ouvrait dans l'art du vingtième siècle- notre point de départ, avec une vision plus approfondie.

¹⁰ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*.p29

¹¹ Ibid p163

L'EXPRESSION CHEZ MERLEAU-PONTY

Partie 1- VERS UNE ONTOLOGIE STRUCTURALISTE

Avant son *Kehre* vers le structuralisme, Merleau-Ponty avait dédié beaucoup de temps à l'étude phénoménologique du corps : spécifiquement le *chiasme* qu'est mon 'corps propre' enchevêtré avec mon 'corps objet'. La consubstantialité entre le logos et l'empirique, commençait à l'intéresser dans toutes ses formes- et déjà dans la *Phénoménologie de la Perception* il parlait de la *Gestalttheorie* en soulignant que, au-dessous de la perception, le champ sensoriel a une organisation 'autochtone'¹²- 'il y a un force intelligible et invisible qui traverse le visible- dans l'organisme la structure dépend de variables comme le sens biologique de la situation, qui ne sont plus des variables physiques, de sorte que l'ensemble échappe aux instruments connus de l'analyse physico-mathématique pour s'ouvrir à un autre type d'intelligibilité'¹³.

Nous pouvons alors déduire que ce qui a attiré Merleau-Ponty vers un tournant structuraliste pendant les années 50 était son intérêt pour l'intelligible. Ses études de Saussure dévoilaient la présence d'une intelligence produit latéralement par une force invisible dans le langage. Merleau-Ponty a inventé un terme pour désigner la matrice différentielle saussurienne: la *diacritique* :

'La langue s'apprend et, en ce sens, on est bien obligé d'aller des parties au tout. Le tout qui est premier dans Saussure, ce ne peut être le tout explicite et articulé de la langue complète, tel que l'enregistrent les grammaires et les dictionnaires. Il n'a pas davantage en vue une totalité logique comme celle d'un système philosophique dont tous les éléments peuvent (en principe) être déduits d'une seule idée. Puisqu'il est justement en train de refuser aux signes tout autre sens que « diacritique », il ne peut fonder la langue sur un système d'idées positives. L'unité, dont il parle est unité de coexistence, comme celle des éléments d'une voûte qui s'épaulent l'un l'autre.'¹⁴

Loin de vouloir entamer une étude linguistique formaliste atomistique Merleau-Ponty voulait étudier comment la pratique du langage- ce qui permet l'avènement du logos humain, se produit latéralement- grâce au déploiement de la matrice différentielle par la parole. Dans les trois œuvres que ce mémoire traitera, Merleau-Ponty a développé une ontologie de l'opérativité du

¹² Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception* [version en ligne] Disponible à :[http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/phenomenologie de la perception/phenomenologie de la perception.pdf](http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/phenomenologie_de_la_perception/phenomenologie_de_la_perception.pdf) [accédé le 15/09/2016] p39

¹³ *ibid*

¹⁴ Merleau-Ponty, Maurice. *Signes*. Paris, Gallimard, 1960.p64

logos sensible (de l'être du monde et de l'être de mon corps) et du logos intelligible (de l'être de mon langage). Le saut qui s'effectue entre les niveaux de logos se fait par l'intervention du corps du sujet (corps qui est enchevêtré avec la matière du monde), et la volonté de commencer une interrogation objective du monde avec autrui par moyen d'un niveau virtuel. Mais ceci sera examiné dans la partie suivante.

Le sujet de cette partie sera alors, qu'est-ce qui, selon Merleau-Ponty, conditionne la structuration élémentaire dans la perception, dans le langage, et comment les 'vérités' de la nature (que nous pensons devraient être apodictiques) se rendent obscures devant le langage.

L'Avènement du sens

Selon Merleau-Ponty, il y a un avènement de sens dans une temporalité ek-statique (un temps éclaté, en avant de soi, originalement ouvert) individualisant (toujours dans la facticité), et ceci explique pourquoi il y a inachèvement éternel de la vérité- obscurité dans notre savoir qui s'épaissit sous son historicité. Comme il explique dans *Signes*:

'Si je pense, ce n'est pas que je saute hors du temps dans un monde intelligible, ni que je recrée chaque fois la signification à partir de rien, c'est que la flèche du temps tire tout avec elle, fait que mes pensées successives soient, dans un sens second, simultanées, ou du moins qu'elles empiètent légitimement l'une sur l'autre. Je fonctionne ainsi par construction. Je suis installé sur une pyramide de temps qui a été moi. Je prends du champ, je m'invente, mais non sans mon équipement temporel, comme je me déplace dans le monde, mais non sans la masse, inconnue de mon corps. Le temps est ce « corps de l'esprit » dont parlait Valéry. Temps et pensée sont enchevêtrés l'un dans l'autre. La nuit de la pensée est habitée par une lueur de l'Etre.'¹⁵

L'ontologie structurelle de Merleau-Ponty insiste sur l'avènement temporel du logos dans nos horizons, nos *Lebenswelten* - que ce soit l'avènement de l'ordre des *Selbstverständlichkeiten* (qui vont de soi), qui nous sont intime et jamais théorisé, ou que ce soit de l'ordre intellectuel. La sédimentation du logos a une réversibilité (instituant-institué) grâce à son attachement au présent qui est temporalité ouverte ek-statique (conditionnement mutuel du passé-présent, qui donnent sur l'avenir).

L'historicité de l'homme- berceau de ses vérités intellectuelles, ne se déploie pas comme une série d'événements' empiriques qui tombent dans l'oubli. Ils sont nécessairement pris dans notre matrice d'histoire institué-instituant où un événement du passé peut devenir

¹⁵ Merleau-Ponty, Maurice. *Signes* p27-28

charnière et conditionner les autres moments de l'histoire. 'L'histoire vertical'¹⁶ comme Merleau-Ponty le nommait (l'histoire débout- le 'il y a' ou la 'visibilité' de l'histoire) est exigence d'une conception d'avènement au lieu d'évènement dans l'histoire pour l'homme. Dans les Notes de travail de *Le Visible et l'invisible*, Merleau-Ponty parle même d'une 'transcendance' entre les époques philosophiques au lieu de dépassement linéaire en parlant de son champs : la philosophie.

'il y a transcendance, certes, entre les philosophies, pas de réduction à un plan unique, mais que, dans cet échelonnement en profondeur, elles renvoient quand même l'une à l'autre, il s'agit quand même du même Être – Montrer entre les philosophies rapport perceptif ou de transcendance. Donc histoire verticale, qui a ses droits à côté de l'histoire de la philosophie « objective »'¹⁷

La vision de la dialectique de l'histoire de Merleau-Ponty reflète son ontologie de la chair- celui d'une *transcendance verticale* ou auto-phénoménalisation de l'Être, 'ce qui exige de nous création pour que nous en ayons l'expérience'¹⁸- une *transcendance horizontale*. Nos systèmes expressives horizontales en tant que 'jeux d'opposition' qui visent les choses indirectement ne seront jamais achevés- il y aura toujours un excès qui les hantent- des découvertes scientifiques qui pourront basculer les rapports dans notre système de vérités, et même des basculements stylistiques/esthétiques. Cette alors une dialectique radicalement ouverte puisque hantée par les horizons intérieurs des choses.

Le Langage et le Leibkörper

Mais qu'est-ce qui conditionne cet ajournement de sens qu'est notre dialectique ? C'est le fait que notre dialectique du savoir est *dialogue*- entretenu avec autrui. Quand nous essayons de *mettre en évidence* les lignes de force invisibles qui donne la chair du monde sa dimensionnalité (logos sauvage qui nous est latent), nous mettons un écart entre nous et le monde. Nous faisons abstraction eidétique de la chair du monde pour en parler avec d'autres personnes- l'intellectualise horizontalement. Nous acceptons ce faisant qu'il y a d'autres 'sujets percevants' dans le monde- que les autres et les choses ont une extériorité et une intériorité comme nous en tant que corps propre-corps objet visible (le main de l'autre 'n'est pas 'un paquet d'os d'os et de chair, elle n'est plus que la présence même d'autrui'¹⁹) et que les horizons intérieurs des choses nous sommes cachés et béants. Notre entrée dans la

¹⁶ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p. 234, 237, 250, 272

¹⁷ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p237

¹⁸ Ibid, P248

¹⁹ Merleau-Ponty, Maurice. *La prose du monde*. Paris, Gallimard, 1969.p162

dimension de la conscience s'effectue alors quand nous nous rendons compte que le visible est un visible 'dont nous ne sommes pas titulaires' en tant que subjectivités.²⁰

Notre interrogation du monde est alors ouverture en permanence- prêt à bifurquer à tout moment, puisque nous sommes conscients que notre logos de la chair du monde se produit latéralement comme système d'équivalences et possède une épaisseur historique (déterminé-déterminant). L'ontologie structuraliste de Merleau-Ponty qui contribuait à sa *hyperdialectique* (qui ne conçoit pas d'une conscience ayant une téléologie envers le monde- qui refuse toute notion de synthèse hégélien) a aussi eu un impact sur la philosophie post-structuraliste. Comme Judith Revel explique dans son livre *'Foucault avec Merleau-Ponty : Ontologie politique, présentisme et histoire'* il y a une trame de continuité entre les écrits de Merleau-Ponty et *'l'Ordre des Choses'* de Foucault par rapport à ce sujet : les deux philosophes voyaient la nécessité de 'penser ensemble, de manière à la fois indissociable et simultanée [...] l'état présent des choses et la différence possible'²¹

Pour revenir au langage- le domaine d'étude déclencheur pour ce mémoire, et élément déterminant dans l'ontologie structuraliste de Merleau-Ponty, nous constatons que le chiasme présent dans notre institution de l'histoire et du savoir- pratiques *déterminants* et créatifs, mais *déterminé* par leur armature, est présent dans le langage aussi- l'organe qui facilite ces pratiques. En tant que structure abstraite ('langue'), il dépend de son déploiement (la parole). Sinon, il n'aurait pas raison d'exister. Mais en tant que déploiement dans un présent vivant (parole), il dépend d'une structure qui fournira un cadre à déployer (langue).

La *parole* qui est 'langage se faisant' dans sa forme la plus pure selon Merleau-Ponty, déploie une dimension de pensées dont la genèse nous est cachée de la même manière que l'ontogenèse circulaire de l'opérativité de la chair du monde nous est aussi cachée par son chiasme. L'ontogenèse de la chair du monde merleau-pontienne est recourbement sur soi de l'être, qui se creuse avec des axes élémentaires invisibles comme la lumière ou le toucher, pour se donner 'en profondeur', dans une temporalité ek-statique. Chiasme visible-invisible, idéal-empirique qui semble se reproduire dans tous les dimensions de l'être merleau-pontien- même celui qui nous est le plus propre- l'être de notre langage- de nos pensées.

Grâce au langage, notre chair corporelle muette et la chair du monde sont recouvert par la signification, le sens, la pensée (la partie suivante traitera comment). On accède à quelque

²⁰ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p186

²¹ Revel, Judith. *Foucault avec Merleau-Ponty : Ontologie, politique, présentisme et histoire*. Paris, Vrin, 2015, p209

chose qui ressemble à une nouvelle dimension de l'être- la dimension du symbolique, que Merleau-Ponty décrivait déjà dans sa *Phénoménologie de la Perception* comme opération qui 'fait exister la signification comme une chose au cœur même du texte, elle la fait vivre dans un organisme de mots, elle l'installe dans l'écrivain ou dans le lecteur comme un nouvel organe des sens, elle ouvre un nouveau champ ou une nouvelle dimension à notre expérience.'²² Comme Alessandro Delco le décrit dans son livre *Merleau-Ponty et l'expérience de la création* :

'Car la chose «en chair et en os » a l'inconvénient majeur d'entraver la représentation. Sous ce rapport, le signe jouit d'une légèreté enviable. [...] Tout d'un coup nous ne vivons plus dans l'ordre de l'utilité- cet ordre où les choses ont un prix, un poids, des limites insupportables – mais dans l'univers fantastique des symboles, où il n'y a que des essences impalpables. A la vérité, il n'y a même plus d'essence ici, car les symboles, à proprement parler, ne sont pas (ils ne valent que d'être transitionnels).'²³

La perfectibilité du langage

La légèreté avec laquelle la parole se déploie dans l'artifice- l'espace entre les oppositions phoniques nous est angle mort. Dans la *Prose du Monde*, Merleau-Ponty le compare à 'ce point de l'œil dont parlent les physiologistes, et qui nous fait voir toutes choses, il ne saurait, de toute évidence, se voir lui-même, et l'on ne peut pas l'observer.'²⁴ Le déploiement de notre pensée, enchevêtré avec la parole est, comme Paulhan a dit dans *Les fleurs de Tarbes* 'métamorphose par quoi les mots cessent d'être accessibles à nos sens et perdent leur poids, leur bruit, et leurs lignes, leur espace (pour devenir pensées). Mais la pensée de son côté renonce (pour devenir mots) à sa rapidité ou sa lenteur, à sa surprise, à son invisibilité, à son temps, à la conscience intérieure que nous en prenions'²⁵.

Grâce à sa légèreté et plasticité en tant que 'corps virtuel', le langage nous donne la possibilité d'étendre les axes invisibles de la chair sauvage captés dans notre logos préjudicatif (conception inspiré par les synthèses passives préprédicatifs de Husserl) pour signifier le monde, mais aussi d'aller encore plus loin dans le développement des idées et des logiques de plus en plus abstraites. Parfois il nous semble que la logique est créée dans notre langage même, ou que le langage aurait le potentiel de capter le logos du monde avec transparence (au lieu de latéralement).

²² Delco, Alessandro *Merleau-Ponty et l'expérience de la création*. Du paradigme au schème. Presses Universitaires de France, 2005. P113

²³ ibid

²⁴ Merleau-Ponty, Maurice. *La prose du monde*. p163

²⁵ Paulhan, John. *Clef de la poésie*, n.r.f 1944 p86

Le vingtième siècle était une époque où les logiciens, les linguistes et les philosophes étaient en train d’investiguer les limites du langage. Le grand débat posait la question : le langage sert-il comme *calculus ratiocinator* (Husserl, Merleau-Ponty)- système dans lequel la vérité est correspondance- qui fait une *Rückfrage* Husserlien vers notre Lebenswelt sensible et prélinguistique pour creuser nos significations) ou comme *lingua characteristic* (Heidegger, Wittgenstein)- moyen fermé en soi et universel d’accéder à la vérité. Le statut de la genèse de la logique dans notre ontologie était donc en question. Le logicien Frege a essayé de créer une langue universelle dépouillé de tout héritage non logique- donc de toute indication de ‘proposition’. Son système de notation du langage destiné à servir comme moyen universel- capable d’exprimer toute pensée, commençait à rassembler aux équations mathématiques pourtant. Pour accroître son domaine de logique on pouvait seulement utiliser les règles d’inférence et les axiomes déjà présents à l’intérieur du système. On n’aurait aucun recours à un domaine logique séparé.

Example	Frege Notation	Modern Notation
Everything is mortal	$\forall a. M(a)$	$\forall x.Mx$
Something is mortal	$\exists a. M(a)$	$\exists x.Mx$ i.e., $\exists x.Mx$
Nothing is mortal	$\neg \exists a. M(a)$	$\forall x.\neg Mx$ i.e., $\neg \exists x.Mx$
Every person is mortal	$\forall a. [P(a) \supset M(a)]$	$\forall x(Px \rightarrow Mx)$
Some person is mortal	$\exists a. [P(a) \wedge M(a)]$	$\exists x(Px \wedge Mx)$ i.e., $\exists x(Px \wedge Mx)$
No person is mortal	$\neg \exists a. [P(a) \wedge M(a)]$	$\forall x(Px \rightarrow \neg Mx)$ i.e., $\neg \exists x(Px \wedge Mx)$
All and only persons are mortal	$\forall a. P(a) \equiv M(a)$	$\forall x(Px \equiv Mx)$

Figure 1: exemple de la notation de Frege.
 Accessible à
<https://plato.stanford.edu/entries/frege>

Pour les philosophes comme Merleau-Ponty et Husserl qui croyaient que notre langage est système de correspondance, une autre question se posait- serait-il pourtant possible de créer un langage de correspondance ‘idéel’- le plus clair que possible et même universel ? Dans les *Logische Untersuchungen*, Husserl exprimait un intérêt pour l’étude des éléments fondamentaux de la grammaire- la distillation d’une grammaire idéale. Il évoque la possibilité d’une recherche qui ‘auf das im echten Sinne ‘Rationale’ und insbesondere ‘Logische’ der Sprache, auf das Apriori der Bedeutungsform abzielte’²⁶. Plus tard dans ses textes tels que *Formale und Transzendente Logik* pourtant, il renversait sa position puisque, comme Merleau-Ponty résumait dans *Signes* ‘posé comme un objet devant la pensée, le langage ne saurait à son égard jouer d’autre rôle que celui d’accompagnement, substitut, aide-mémoire ou moyen secondaire de communication’²⁷. Le langage n’est pas quelque chose que nous puissions figer et purifier, puisque les ‘accidents’ et les glissements de sens qu’il subit au fil des ans rendent la langue cohérente : ‘elle n’est plus le résultat d’un passé chaotique de faits linguistiques indépendants, mais un système dont tous les éléments concourent à un effort

²⁶ Husserl, Edmund. *Logische Untersuchungen, Band 1*, Niemeyer 1993. P338

²⁷ Merleau-Ponty, Maurice. *Signes*.p 137

d'expression unique tourné vers le présent ou l'avenir, et donc gouverné par une logique actuelle'²⁸. Une langue idéale créée 'ex nihilo' n'aurait pas les traces d'une telle historicité, ne serait pas prêt à bifurquer, à se transformer avec le temps comme les langues 'vivantes'.

Pour Merleau-Ponty, le langage est un système épais en tant qu'uniformité-expressivité. Il est conditionné, mais aussi conditionnant pour autant que nous pouvons signifier avec une parole créative qui vise l'intérieur de nos vécus charnelles muets pour ébranler le jeu d'opposition qu'est notre langage. Le langage peut faire retournement dialectique vers la 'généralité charnelle' d'où il sort.²⁹ Cette ouverture sur ce qui nous est muet mais universelle- le logos du sensible derrière nos *Leibkörper* est ce qui vitalise notre langage de lettres mortes. Et quand nous parlons poétiquement en thématissant notre langage, nous voyons une certaine essence opérante (*l'opérativité* étant un effort d'articulation dans la chair du monde et dans notre chair corporelle préjudicative- qui nous est passive) qui doit s'effectuer dans notre parole.

'Il n'y a plus d'essences au-dessus de nous, objets positifs, offerts à un œil spirituel, mais il y a une essence au-dessous de nous, nervure commune du signifiant et du signifié, adhérence et réversibilité de l'un à l'autre, comme les choses visibles sont les plus secrets de notre chair, et notre corps, pourtant, l'une des choses visibles. Comme le monde est derrière mon corps, l'essence opérante est derrière la parole opérante aussi, celle qui possède moins la signification qu'elle n'est possédée par elle, qui n'en parle pas, mais la parle, ou parle selon elle ou la laisse parler et se parler en moi, perce mon présent.'³⁰

Bien sûr qu'il existe des logiques abstraites- les maths par exemple- étude des rapports purs qui s'étendent avec une logique déductive, dont les signes n'ont pas d'excès. Merleau-Ponty raisonne pourtant que même sur la dimension mathématique, les vérités ne sont pas identités statiques et apodictiques. Il raisonne que notre logos des maths dépend sur la *transcendance* de la structure mathématique qui doit être étendu grâce à une certaine créativité et anticipation de notre part : 'Les conséquences n'étaient pas immanentes à l'hypothèse : elles n'étaient que prétracées dans la structure comme système ouvert et engagé dans le devenir de ma pensée, et lorsque je remanie cette structure selon ses propres vecteurs, c'est plutôt la nouvelle configuration qui reprend et sauve l'ancienne, la contient éminemment.'³¹ Notre logique mathématique n'est pas fermée en soi ou dominé par nous alors. Ses vérités viennent d'une structure en transcendance ouverte, révélée dans une temporalité ek-statique. Comme le

²⁸ ibid p139

²⁹ Merleau-Ponty, Maurice. *La prose du monde*. p29

³⁰ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p156

³¹ Merleau-Ponty, Maurice. *La prose du monde* 178

langage, la vérité mathématique est ‘non adéquation, mais anticipation, reprise, glissement de sens, et ne se touche que dans une sorte de distance’³².

Notre intelligence qui est ‘milieu indécis’³³ charnelle- qui anticipe un logos latéralement ne pourrait pas être remplacé par une intelligence non-sensible et clos comme un ordinateur, puisque ceci ne serait pas conscience corporelle avec un chiasme en épaisseur avec un logos sauvage. Christopher Coenan- Professeur au ‘Institut for Technology Assessment and Systems Analysis’, ne pourra jamais réussir dans son projet de faire revivre son père dans un ordinateur. Même si les défenseurs d’une intelligence pure et non-corporelle suscitent beaucoup d’intérêt de nos jours, le fait que les machines ne peuvent que réduire la complexité de leurs tâches, et ne sont pas capables de faire des découvertes, veut dire que nous avons trouvé une impasse.

Nous avons alors découvert dans la première partie de ce mémoire que l’ontologie globale tardive de Merleau-Ponty concevait d’un chiasme invisible-visible qui se trouve dans l’être dans toutes ses dimensions.- dans la chair sauvage, dans nos *Leibkörper* qui l’appréhendent et dans nos systèmes intellectuels et expressifs qui l’expriment sur un niveau virtuel. Le chiasme s’élève dans toutes les dimensions- sous-entendu par le surgissement de l’Être Brut –d’un ‘relief’, qui est à creuser horizontalement (opération *réflexive* vers les choses). Le structuralisme saussurien de la différence et du ‘parolement de la langue’ était indispensable pour lui, puisqu’il déclenchait une réflexion sur le chiasme visible-invisible dans toutes les dimensions de l’être. Il se peut que le chiasme commence à saturer l’écriture de Merleau-Ponty dans ses derniers écrits, et, comme St Aubert le décrivait, commence à ‘mêler des champs préalablement séparés pour en brouiller les frontières’³⁴. Il est vrai que, pour joindre les couches de l’être, Merleau-Ponty brouillait un peu les frontières avec ses rapports d’enjambement, mais les chiasmes qu’il décrivait dans chaque dimension sont des taches aveugles au cœur d’une opérativité/activité qui exigent une telle conclusion. Le chiasme du corps propre-corporel objet et le chiasme langue-parole étant deux que ce mémoire traitera.

La raison pour laquelle Merleau-Ponty acceptait (thématisait même) la circularité/le chiasme énigmatique et les taches aveugles de son ontologie était probablement lié avec son abandon de la phénoménologie en faveur des poursuites ontologiques et partiellement structuralistes qui revendiquaient que l’être est en lui-même ‘essai d’articulation’³⁵ cherchaient

³² Ibid P181

³³ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l’invisible*

³⁴ St Aubert Du lien des êtres aux éléments de l’être, Vrin 2004

³⁵ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l’invisible* 166

une genèse opérative hors de la réflexion. C'était compréhensible pour lui que dans certains aspects l'être nous soit incompréhensible.

'En réalité le cercle existe et l'existence n'est pas l'homme. Le cercle existe, inexplicable, dès que je fais état, non seulement du cercle-objet, mais de ce cercle visible, de cette physionomie circulaire qu'aucune genèse intellectuelle, ni aucune causalité physique n'explique, et qui a les propriétés mêmes que je ne connais pas encore.'³⁶

³⁶ ibid p319

CHAIR ET LANGAGE

Dans cette partie nous allons approfondir sur le sujet de la trame qui unit les dimensions de l'être, jusqu'à la parole qui est, elle aussi, dans les mots de Merleau-Ponty 'quelque chose comme un être'³⁷. Il y a une certaine continuité entre l'opérativité du logos sauvage du monde et l'activité de notre langage alors. Processus que Merleau-Ponty appelait 'sublimation de la chair'³⁸- passage d'un corps de l'état solide à l'état gazeux, ou, dans le psychanalyse, passage de pulsions sexuelles charnelles vers une activité symbolique, significative. 'Loin qu'il détienne le secret de l'être du monde, le langage est lui-même un monde, lui-même un être,- un monde et un être à la seconde puissance, puisqu'il ne parle pas à vide, qu'il parle de l'être et du monde, et redouble donc leur énigme au lieu de la faire disparaître'³⁹. En tant que 'être à la seconde puissance', mon langage perd l'intimité du contact sensible, muette. Même si il y a une certaine réversibilité entre mes vécus sensibles et dicibles, la distinction entre ces dimensions de l'être demeure. Comment comprendre le statut ontologique de mes pensées gazeuses, qui creusent la chair mais en pratique ne creusent qu'un vide (une différence) alors ? Cette question sera examinée ici à la lumière de la portée du concept de la 'différence' et son néant oblique qui était originellement décrit par Platon, avec une interrogation sur une école de pensée plus moderne- celui de la *Gestalttheorie* qui, comme Françoise Dastur dit dans *Chair et Langage*, en-deçà de toute opposition sujet-objet 'rend possible le passage de la nature à la conscience, la venue de l'esprit au monde'⁴⁰ pour Merleau-Ponty.

Quand Merleau-Ponty s'éloignait de la phénoménologie, il commençait à faire une ontologie de l'idéal beaucoup plus globale. Au lieu de situer l'idéal dans la réflexion, ce qui destine la nature à être nature 'en soi' (une nature Sartrienne qui est 'pleine positivité'⁴¹), il instituait l'idéalisme dans un chiasme avec le monde visible dès le début. Son ontogenèse de la chair du monde consistait en un 'être brut' et 'vertical' qui laisse être les choses- force invisible qui traverse le visible pour le donner un *relief*, une *visibilité*. Ces événements élémentaires invisibles comme le déplacement de la lumière rendent les choses visibles-

³⁷ Merleau-Ponty, Maurice. *Signes* p44

³⁸ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*. p188

³⁹ *ibid* p130

⁴⁰ Dastur, Françoise *Chair et Langage, essais sur Merleau-Ponty*. Encre marine, 2001.p17

⁴¹ Merleau-Ponty, Maurice. *Résumés de cours 1952-1960*. [version en ligne] Disponible à : http://classiques.ugac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/resumes_de_cours_1952_1960/resumes_de_cours.htm p48

illuminé dans un temps ek-statique (ouvert, sortant de soi), et ils nous sont latentes (nous ne voyons pas la lumière- nous voyons avec). Le relief qu'ils ouvrent dans le monde pourtant crée une certaine idéalité charnelle, un 'essai d'articulation'⁴² ou, comme Delco le décrit 'pensée à peine pensante'⁴³. L'ouverture de l'être vertical dans la philosophie de Merleau-Ponty est innovante pour une ontologie globale, puisque la trame de *praxis* chiasmatique structurant dans un temps ek-statique se manifeste dans toutes les dimensions de l'être- même le langage.

Nous allons maintenant mettre la lumière sur la révolution réflexive dans l'être. Comment notre conscience langagière naît-elle d'une chair du monde sensible et muette ? Et qu'est-ce qui la motive d'entamer des chaînes significatives ? Par la suite nous allons nous interroger sur le caractère indispensable de la dimension temporalisatrice ek-statique pour l'opérativité de l'être, comme Merleau-Ponty allait insister avec ses écrits sur le phénomène de *Gestaltung*.

La révolution langagière est un événement que Merleau-Ponty lie intimement avec la corporéité et l'intersubjectivité, ce qu'on ne s'attend pas, eu égard à sa nature 'gazeuse'. Pour lui, l'évènement déclencheur vers une conscience linguistique est l'opposition 'intérieurité-extériorité' que le chiasme de notre corps crée avec la chair du monde (qui est en-déça d'une telle opposition). Nous ne verrions que l'extériorité des choses, si le schéma corporel de notre corps chiasmatique (le 'je peux' du corps- schémas de mouvement transposables qui lui permet des dispositions stables) ne nous permettait pas de savoir intuitivement que les autres autour de nous sont percevants, que les horizons intérieurs existent dans les choses, et sont à creuser.

'Avant autrui, les choses sont de tels non-être, écarts- Il y a *Einfühlung* et rapport latéral avec les choses non moins qu'avec autrui : certes les choses ne sont pas des interlocuteurs, *l'Einfühlung* qui les donne les donne comme muettes- mais précisément : elles sont variantes de *l'Einfühlung* réussie. Comme les fous ou les animaux elles sont des presque compagnons. Elles sont prélevées sur ma substance, épines dans ma chair- Dire qu'il y a transcendance, être à distance, c'est-à-dire que l'être (au sens sartrien) est ainsi gonflé de non-être ou de possible, qu'il n'est pas *ce qu'il est* seulement.'⁴⁴

Dès que je comprends que l'autre a un corps comme le mien (voyant-visible, corps propre-corpis objet)- qu'il y a d'autres 'percevants' dans le monde et que le monde n'est pas alors 'prélevées sur ma substance', il y a un 'monde invisible'⁴⁵ qui s'ouvre à moi. L'idéalité

⁴² Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p166

⁴³ Delco, Alessandro *Merleau-Ponty et l'expérience de la création*.

⁴⁴ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p232

⁴⁵ibid P232

charnelle latente des choses est à découvrir, la visibilité première ‘des quales et des choses’⁴⁶ est accompagné par une visibilité seconde, ‘celle des lignes de force et des dimensions’⁴⁷ - une chair subtile dans une chair massive. La conséquence de cette ouverture d’un monde invisible est un décentrement de ma part. Un léger écart s’établit entre moi et le monde quand le langage sensible muet ne me suffit pas. Je regarde les choses indirectement, en cherchant la non-chose dans la chose. Je poursuis une sédimentation du savoir avec d’autres percevants dans une dimension significative universellement compréhensible. Mes réflexions doivent alors s’emboîter pour passer dans un langage de signification.

Il y a peut-être des échos de la philosophie platonicienne dans la figure de ‘l’autre’ merleau-pontienne. Pour Merleau-Ponty, l’autre me tend un néant ‘oblique’- force dynamique au fond de la différence, qui opère le relief du monde, au lieu d’un néant frontal et statique. Si nous revenons aux contestations de L’Etranger d’Elée au sujet du néant parménidien dans *Le Sophiste* nous trouvons une idée similaire :

‘Le mouvement est-il autre que l’autre, comme il est, nous l’avons vu, autre que le même et que le repos ?’⁴⁸ [...] le non-être est dans le mouvement et dans tous les genres ; car, dans tous, la nature de l’être, en rendant chacun autre que l’être, en fait un non-être, en sorte qu’à ce point de vue nous pouvons dire avec justesse qu’ils sont tous des non-être et, par contre, parce qu’ils participent de l’être, qu’ils sont et ont de l’être.’⁴⁹

La possibilité d’une différence néant oblique *opératoire* dans le langage, et toutes ses ramifications était soulevée par Platon dans *Le Sophiste*, et ceci, ensemble avec le fait que Merleau-Ponty l’évoque parfois en passant, montrent que Merleau-Ponty était conscient du rôle de Platon dans l’établissement d’une ontologie du néant oblique dynamique. Nous allons reprendre le thème du néant oblique platonicienne plus tard pourtant, après quelques développements sur Merleau-Ponty.

Examinons maintenant les gains et les pertes de notre dimension langagière dans son recouvrement de la nature. La dimension significative voit le surgissement du ‘sens’, de la ‘vérité’ et de ‘l’expression’. Mais c’est aussi la dimension où naît l’ambiguïté. Les choses du monde qui nous sommes maintenant ‘prégnantes de sens’ sont inépuisables- nos significations seront toujours sous-tendu par des ombres ‘par principe aussi bien qu’en fait, de toutes les visions qu’on peut en prendre, le passé tel qu’il fut un jour, plus une inexplicable altération,

⁴⁶ *ibid* p192

⁴⁷ *ibid*

⁴⁸ Platon. *Le Sophiste*. La Bibliothèque électronique de Québec Volume 5 : version 1.01 p235

⁴⁹ *ibid* p237

une étrange distance..⁵⁰ Quant à l'activité signifiante en soi : l'institution du sens va se dérouler avec la même temporalité ek-statique que le cycle opérative de l'être brut—unité d'un passé, du présent et du futur dans le même glissement de 'maintenant' radicalement ouvert. La différence serait que l'opérativité de la nature s'articule comme cycle répétitive, tandis que la dimension de la culture humaine fait une sédimentation institué-instituant qui est conservation-*dépassement* de notre connaissance du monde en épaisseur.

L'ouverture vers l'avenir, création qui anticipe des 'percées' dans nos *Lebenswelten* requiert une certaine passivité dans notre activité significative. Pour appréhender les éléments latents dans la chair, nous devons 'palpiter' avec notre corps qui est en chiasme avec le monde- 'cette épaisseur de chair entre nous et le «noyau dur » de l'Être [...] le manchon de non-être que la subjectivité transporte toujours autour de soi', et attendre que la chose prégnante nous donne une inexplicable altération dans 'une non-coïncidence privative, une coïncidence de loin, un écart, et quelque chose comme une « bonne erreur »⁵¹. L'auscultation⁵² merleau-pontien de l'être est ni intuition factice entièrement rempli bergsonienne, ni une intuition d'essence husserlien (qui se met à l'extérieur de l'expérience). La palpation est fait à distance- sachant que 'le secret de l'Être est dans une intégrité qui est derrière nous'⁵³, capable pourtant de deviner une certaine *Wesen*- structuration de la chair qui n'est ni idéaliste, ni factice, mais élémentaire.

Le tâtonnement- auscultation de non-coïncidence fait par notre corps est redoublé par notre organe d'expression- notre parole. Son jeu d'opposition n'est qu'enveloppement d'un sens qui l'excède, qui l'échappe.

'Le rapport du sens à la parole ne peut plus être cette correspondance point par point que nous avons toujours en vue. Saussure encore remarque que l'anglais disant the man I love s'exprime aussi complètement que le français disant l'homme que j'aime. Le relatif, dira-t-on, n'est pas exprimé par l'anglais. La vérité est qu'au lieu de l'être par un mot, c'est par un blanc entre les mots qu'il passe dans le langage.'⁵⁴

Un bon écrivain expérimente avec les oppositions de ses mots, brise un peu les règles de la langue établit, et dans une certaine manière se rend passif, dans son tâtonnement pour une nouvelle signification qui, il espère, se produira dans la palpation de sa chaîne de signes différentielles. C'est seulement en brisant l'autorité de notre langage que, au lieu de délimiter

⁵⁰ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p163

⁵¹ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p164

⁵² Littéralement : écouter les bruits produits par les organes à l'aide d'un stéthoscope. Terme médical que Merleau-Ponty s'approprie pour parler de notre palpitation du monde muet.

⁵³ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p162

⁵⁴ Merleau-Ponty, Maurice. *Signes*. p70

la pensée, le langage ‘se laisse défaire et refaire par elle’⁵⁵. Quand les voix du monde silencieux nous interpellent, se transposent vers la dimension significative, nous subissons souvent un choc qui est presque corporel, puisque le rapport entre notre dimension de la signification et la dimension muette de la chair du monde a été ébranlé.

‘Notre expérience du vrai, quand elle ne se ramène pas immédiatement à celle de la chose que nous voyons, est indistincte d’abord des tensions qui naissent entre les autres et nous, et de leur résolution. Comme la chose, comme autrui, le vrai luit à travers une expérience émotionnelle et presque charnelle, où les « idées », celles d’autrui et les nôtres-, sont plutôt des traits de sa physionomie et de la nôtre, et sont moins comprises qu’accueillies ou repoussées dans l’amour ou la haine. Certes, c’est très précocement que des motifs, des catégories très abstraites, fonctionnent dans cette pensée sauvage, comme le montrent assez les anticipations extraordinaires de la vie adulte dans l’enfance : et l’on peut dire que l’homme est déjà là. L’enfant comprend bien au-delà de ce qu’il sait dire, répond au-delà de ce qu’il saurait définir, et il n’en va d’ailleurs pas autrement de l’adulte.’⁵⁶

C’est exactement une telle pensée sauvage- presque charnelle qui préserve une authenticité dans notre langage. Et dans un domaine littéraire elle ne doit pas être signification littérale pour fonctionner. Comme Jacques Garelli démontre dans son essai *Opérations et Structures*, la parole peut avoir une forte impression sur moi quand il parle par *analogie*. Le schématisme analogique de notre langage est, pour revenir à la philosophie platonicienne, un phénomène dont Platon avait parlé il y a plus de 2300 ans. Il tourne autour de la dimension opératoire de notre langage qui est en chiasme avec sa structure objective- ‘mouvement intentionnel de pensée inscrit dans la chair des mots’⁵⁷. Ce serpentement dynamique latent d’excès peut être transposé d’un contexte concret à un autre pour faire des analogies. Platon disait par exemple que la raison pour laquelle on peut faire une analogie entre un pêcheur à ligne qui appâte le poisson pour l’attraper avec le Sophiste, qui appâte le jeune homme riche pour avoir accès à son argent, c’est parce qu’il y a une similarité entre le serpentement dynamique de *rappports opératoires* dans les structures des deux histoires- et pas point pour point. Les mouvements opératoires peuvent se rassembler, ce qui permet aux contextes d’expérience très différents de s’enrichir mutuellement. Pour Garelli, l’acte analogique implique avec elle toute une ontologie d’opérativité dans une dimension temporalisatrice ek-statique individualisant, ‘Problème qui

⁵⁵ ibid p72

⁵⁶ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l’invisible* p28

⁵⁷ Garelli, Jacques. *Opérations et Structures* dans ‘Merleau-Ponty aux frontières de l’invisible. Textes réunis par Marie Cariou, Renaud Barbaras et Etienne Bimbenet. Associazione Culturale Mimesis, 2003.p78

est au cœur du Schématisme kantien et que Heidegger a remarquablement mis en évidence dans son étude sur Kant.⁵⁸

Le *Gestalttheorie* qui avait influencé la pensée de Merleau-Ponty depuis le début des années 30 quand il assistait aux conférences de Aron Gurwitsch a par conséquent été modifié pour passer dans son ontologie d'opérativité dans une dimension temporalisatrice ek-statique. Le concept Gestaltiste d'un excès dans les choses perçues- de la tendance des choses à interagir entre eux pour former des *Gestalts* dont le sens globale dépasse celui de la somme des parties, était une bonne point de départ pour Merleau-Ponty, et, comme Françoise Dastur nous rappelle dans *Chair et Langage*, une école de pensée qu'il revoyait périodiquement- même quand il écrivait *La Prose du Monde*. La théorie démontrait un 'sens' qui n'était ni mécaniste empiriste, ni en dehors des choses- plutôt élémentaire. Une 'transcendance dans l'inhérence'⁵⁹ alors. Mais il est important de noter que le Merleau-Ponty tardif insistait sur l'utilisation du terme *Gestaltung* au lieu de *Gestalt* dans son ontologie. Le Gestalt est verbal- une opérativité élémentaire facilite la structuration des Gestalts dans la nature, et non une transcendance-inhérence statique. De la même façon, quand nous signifions, une parole opérante invisible crée un excès dans sa structuration d'une phrase complète.

Un mot que Merleau-Ponty a découvert vers le fin de sa carrière et qui allait servir comme alternatif à *Gestaltung* ou Opérativité était celui de *Wesen*⁶⁰. Comme il écrivait dans les Notes de travail de *Le Visible et l'Invisible* :

'Découverte du *Wesen* (verbal) : première expression de l'être qui n'est ni l'être-objet ni l'être-sujet, ni essence ni existence : ce qui *west* (l'être-rose de la rose, l'être-société de la société, l'être histoire de l'histoire) répond à la question *was* comme à la question *dass*, ce n'est pas la société, la rose vue par un sujet, ce n'est pas un être pour soi de la société et de la rose (contrairement à ce que dit Ruyer) : c'est la roséité s'étendant tout à travers la rose'⁶¹.

Le fait que Merleau-Ponty utilisait un langage tellement biologique pour décrire les éléments de notre *Lebenswelt* culturel- l'être société d'une société étant décrit comme 'tissu conjonctif qui *west*', nous montre jusqu'à quel point le *Gestaltung* ou *Wesen* de l'être se manifeste dans toutes les dimensions de l'être avec des principes similaires. Pour notre objet de recherche- l'être du langage, le langage, la parole opérante structurante invoque un *Wesen* intelligible avec un dynamisme comparable avec celui de la nature.

⁵⁸ Ibid p81

⁵⁹ Dastur, Françoise *Chair et Langage, essais sur Merleau-Ponty*, p51

⁶⁰ verb allemand 'être présent' (signification un peu mélangé entre essence et existence)

⁶¹ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*, p226

L'activité réflexive a plus d'épaisseur et plus d'ambiguïté dans son activité pourtant- le prix à payer pour une sédimentation du savoir, pour une pensée expressive. L'écart entre moi et le monde- la 'non-coïncidence' qu'est ma déhiscence veut dire qu'il y a une perte d'immanence entre moi et l'être du monde. L'écart qui s'installe quand j'entre le *Lebenswelt* significatif et intersubjectif veut dire que je ne pourrai jamais revenir à une perception 'immédiate' (concept que Merleau-Ponty abandonnait après sa *Phénoménologie de la Perception*), puisqu'il y aurait toujours 'le sédiment des démarches critiques par lesquelles on l'aura retrouvé'⁶²

Dans le passage du visible au dicible, de la chair du monde à un état gazeux intelligible, nous pouvons dire qu'il y a une continuité, dans le sens où la parole est opérativité dynamique dans une dimension temporalisatrice ek-statique, comme le *Wesen* de l'essence-existence d'une rose. Le néant oblique dans une temporalité dynamique platonicien pourrait être vu comme une influence forte ici. Mais la dimension de l'être du langage est incorporée et en non-coïncidence avec l'être-brut de la nature- c'est justement 'cette épaisseur de chair entre nous et le «noyau dur» de l'Être [...] le manchon de non-être que la subjectivité transporte toujours autour de soi'⁶³ qui crée l'opposition intériorité-extériorité et notre situation réflexive de sujets qui font auscultation de la prégnance des choses. Notre jeu d'opposition langagière dans l'intermonde intersubjectif est facilité par un décentrement- un léger écart entre notre conscience et le monde qui facilite la pensée abstraite. L'image le plus emblématique de cet écart est le décentrement que le bébé effectue grâce à la parole de sa mère : 'si la parole met l'enfant dans une relation plus profonde avec celle qui nomme toutes choses et dit l'être, elle transporte aussi cette relation dans un ordre plus général : la mère ouvre à l'enfant des circuits qui s'écartent d'abord de l'immédiat maternel, et par lesquels il ne le retrouvera pas toujours.'⁶⁴ Le bébé grimpe dans les dimensions de l'être alors - fœtus, « chose » dans la chair sensible du monde devient conscience langagière décentré et en déhiscence avec le monde.

⁶² Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception* p160

⁶³ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*.p164

⁶⁴ Merleau-Ponty, Maurice. *Résumés de cours 1952-1960* p24

2. LE ROLE DE LA PAROLE POETIQUE

L'EXPERIENCE DE L'ECRIVAIN

Nous sommes maintenant prêts à passer au thème clé de ce mémoire- à savoir l'expérience esthétique de l'écrivain quand il s'exprime- dans cette partie strictement sous un angle merleau-pontien. Nous allons voir comment l'écrivain en acte- qui frappe aux frontières de l'invisible et s'exprime poétiquement sur ses expériences, s'expose à la puissance d'une parole opératoire qui sous-tend son expression.

Tout d'abord : quel était le statut de l'écrit pour Merleau-Ponty ? A l'encontre de Saussure, qui privilégiait l'étude de la langue dans son linguistique, Merleau-Ponty pensait que c'était le dynamisme opératoire de la parole vivante qui est l'apogée de l'expression. Pour lui le texte- même s'il est 'dans un contexte' et donc du côté de la parole, perd en expressivité. Il s'éloigne des origines de la conscience significative- échange d'information dans un intermonde intersubjective où l'allocutaire pénètre dans les pensées du locuteur qui lui étaient inaccessibles avant. 'Comme sujet parlant et actif j'empiète sur autrui qui écoute'⁶⁵. L'écriture est nécessaire pourtant si nous voulons faciliter une sédimentation de savoir dans notre *Lebenswelt*. Merleau-Ponty désigne l'écrit comme 'communication « virtuelle », parole de X à X, qui n'est portée par aucun sujet vivant et appartient par principe à tous, évoque une parole totale, métamorphose définitivement en être idéal le sens des paroles, et transforme d'ailleurs la sociabilité humaine'.

La parole écrite est nécessairement autoritaire, retiré de toute dialogue vivante pour contribuer explicitement à l'être idéal virtuelle- 'sens pétrifié, sédimenté, latent ou dormant, tant qu'un esprit vivant ne vient pas l'éveiller. Au moment où l'on touche au sens total, on touche aussi à l'oubli et à l'absence. Le sens vivant s'étend bien plus loin que nos pensées explicites...'⁶⁶ La parole figée de l'écriture perd le chancellement de la parole vivante et ouverte, prête à bifurquer en temps réel. Son autorité n'est pas propre à une représentation authentique du serpentement de notre pensée. Après la mort de l'écrivain, sa 'position' sur maintes sujets gagne une conviction qu'il n'avait peut-être pas eu quand il était en vie.

⁶⁵ Merleau-Ponty, Maurice. *Résumés de cours 1952-1960* p86

⁶⁶ *ibid* p86

Il existe pourtant une écriture qui échappe à cette fatalité parce qu'elle ne prétend pas *dire quelque chose*⁶⁷ : l'écriture poétique. (Parole littéraire/créative/expressive- ces termes sont utilisés de façon interchangeable par Merleau-Ponty). Cette écriture joue avec la forme et baigne dans une ambiguïté. On voit ici des symboles analogiques inattendus, des mots inventés, et aussi des innovations qui le rapprochent de la parole parlée que Merleau-Ponty estimait le plus- des points de suspension ou des répétitions par exemple. Le propre surtout de l'écriture poétique pourtant, c'est qu'il manque de 'fin'- ou s'il y en a une, elle nous reste amorphe, pressenti. Comme Mallarmé disait dans une interview avec Jules Huret : '*Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu : le suggérer, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole*'.⁶⁸

Dans un certain sens, ce langage se prend comme thème- essaie de rendre au lecteur obliquement l'opérativité latente qui sous-tend les mots. Mais comment une personne prend-t-il son propre langage comme thème ? Y-a-t-il un époché véritable fait de sa conscience linguistique ? Husserl pensait qu'une telle attitude serait possible- de même façon qu'un phénoménologue met son attitude naturelle entre parenthèses pendant ses recherches. Dans deux manuscrits du début des années 1930 il a même dit que le langage naturel d'un phénoménologue est 'égologiquement réduit'⁶⁹. Pour Merleau-Ponty de *Le Visible et L'Invisible* pourtant, l'idée que notre cogito tacite (cogito préjudicatif, essence opérante du logos sauvage) nous serait accessible, et, de cette position avantageuse il serait possible d'examiner notre conscience langagière n'était plus possible- même si dans *La Phénoménologie de la Perception* il avait soutenu l'idée. Les notes du travail de *Le Visible et L'Invisible* montrent ses ruminations sur l'inaccessibilité du logos préjudicatif de notre esprit- essence opérante du logos sauvage qui nous est latent, même dans le langage :

'Est-ce correct ? Ce que j'appelle le cogito tacite est impossible. Pour avoir l'idée de « penser » (dans le sens de la pensée de voir et de sentir), pour faire la « réduction » à l'immanence et à la conscience de... il est nécessaire d'avoir des mots. C'est par la combinaison de mots (avec leur import de significations sédimentées, et capables par principe d'entrer dans d'autres rapports que les rapports qui ont servi à les former) que je fais l'attitude transcendantale, que je *constitue* la conscience constituante.'⁷⁰

⁶⁷ Ibid p20

⁶⁸ Mallarmé, Stéphane. *Interview avec Jules Huret* [version en ligne] Disponible à : https://fr.wikisource.org/wiki/Enqu%C3%AAtes_sur_l'E2%80%99%C3%A9volution_litt%C3%A9raire/Symbolistes_et_D%C3%A9cadents/M._St%C3%A9phane_Mallarm%C3%A9

⁶⁹ Dans 'Die originale Sprache des radikalen Phänomenologen' selon Kusch dans *Language as Calculus vs. Language as Universal Medium*, p89

⁷⁰ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p222

Nous sommes donc pris dans un quasi- cercle herméneutique. Et nous parlons d'un quasi-cercle herméneutique parce que, malgré cette déclaration forte, dans *La Prose du Monde*, (qu'il écrivait partiellement avant et aussi plus ou moins parallèlement à *Le Visible et l'Invisible*), Merleau-Ponty fait allusion à la possibilité de faire une réduction du langage. Ceci est révélateur de son hésitation à prendre une attitude fermée sur le sujet- ou au moins (c'est vers le début du *Le Prose du Monde*, donc c'était peut-être avant la déclaration que nous venons de discuter), il n'était pas « adhérent » stricte dans un camp ni l'autre :

‘Si nous voulons comprendre le langage dans son opération signifiante d'origine, il nous faut feindre de n'avoir jamais parlé, opérer sur lui une réduction sans laquelle il se cacherait encore à nos yeux en nous reconduisons à ce qu'il nous signifie, le regarder comme les sourds regardent ceux qui parlent, et comparer l'art du langage aux autres arts de l'expression qui n'ont pas recours à lui, essayer de le voir comme un de ces arts muets.’⁷¹

En ce qui concerne la logique, il est clair que pour Merleau-Ponty, notre conscience langagière est système d'adéquation (et non fermée en soi). Notre institution culturelle contient en elle une déhiscence avec une logique muette de transcendance inépuisable: ‘notre construction (dans le monde de la « logique ») nous fait retrouver ce monde du silence’⁷². Les axes mêmes du logos vertical/sauvage ne sont pas percevables, puisque leur force est opérativité ek-statique *non-positive* (différentiation d'un relief dans la chair du monde, comme le néant oblique dont nous avons parlé dans la partie précédente). Nous pouvons gagner une distincte impression amorphe que cette essence opérante et là, et sous-tend notre parole (une manière de briser le cercle herméneutique dans un certain sens). Le rôle de la poésie est d'utiliser une parole *opérative* qui thématise ceci :

‘Comme le monde est derrière mon corps, l'essence opérante est derrière la parole opérante aussi, celle qui possède moins la signification qu'elle n'est possédée par elle, qui n'*en* parle pas, mais *la* parle, ou parle *selon* elle ou la laisse parler et se parler en moi, perce mon présent. S'il y a une idéalité, une pensée qui a un avenir en moi, qui même perce mon espace de conscience et a un avenir chez les autres, et enfin, devenue écrit, un avenir en tout lecteur possible, ce ne peut être que cette pensée qui me laisse sur ma faim et les laisse sur leur faim, qui indique un gauchissement général de mon paysage et qui l'ouvre à l'universel, justement parce qu'elle est plutôt un *impensé*.’⁷³

La parole opérante qu'on trouve dans toute écriture littéraire est alors une thématization de l'essence opérante qui appelle à nos significations. Ce néant « oblique » latent, articulation qui rend le creux à la chair et dont l'essence opérante est dans notre logos préjudicatif, qui est

⁷¹ Merleau-Ponty, Maurice. *La prose du monde* p65

⁷² Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p222

⁷³ Ibid p156

support de notre monde culturel nous donne le vertige- 'il n'y a pas identité, ni non-identité, ou non-coïncidence, il y a dedans et dehors tournant l'un autour de l'autre – Mon néant « central » c'est comme la pointe de la spirale stroboscopique, qui est on ne sait où, qui est « personne ».⁷⁴

L'écrivain et même le philosophe doivent avoir recours à la perte de contrôle que la parole opérative requiert- ausculter les « voix du silence », sentir la spirale vers l'ontogenèse chiastique de la chair qui lui est caché. Ceci peut mener au 'syndrome de la page blanche'- à la prise de conscience que nous creusons à vide un être qui ne nous sera jamais immanent intellectuellement, et que la situation d'un écrivain en tant que sujet décentré exprimant l'idéalité muette de la chair sensible est exercice tortueux.

'Son œuvre entière est cet effort absurde. Il écrivait pour dire son contact avec l'Être ; il ne l'a pas dit, et ne saurait le dire, puisque c'est du silence [...] il faut pas croire que le langage n'est pas simplement le contraire de la vérité, de la coïncidence, qu'il y a ou qu'il pourrait y avoir- et c'est ce qu'il cherche- un langage de coïncidence, une manière de faire parler les choses mêmes.'⁷⁵

Le poète continue son projet, puisqu'il sait qu'il pourra nous fournir une certaine coïncidence avec les choses par la non-coïncidence. En ébranlant le 'deuxième ordre' (terme utilisé dans la *Phénoménologie de la Perception*) du langage- la confiance que les expressions déjà acquises renvoient adéquatement aux choses, un auteur permet à l'essence opérante latente de la chose d'acheminer ma parole. La chose est creusée un peu plus, et le lecteur pressent un « gauchissement général » de son paysage, l'amorphe logos sauvage inépuisable.

Une phrase énigmatique utilisé par Mallarmé dans *Crise de Vers*, et repris par Merleau-Ponty dans *Signes*, est celle de « l'absente de tous bouquets » :

'La parole vraie, celle qui signifie, qui rend enfin présente l'« absente de tous bouquets» et délivre le sens captif dans la chose, elle n'est, au regard de l'usage empirique, que silence, puisqu'elle ne va pas jusqu'au nom commun. Le langage est de soi oblique et autonome, et, s'il lui arrive de signifier directement une pensée ou une chose, ce n'est là qu'un pouvoir second, dérivé de sa vie intérieure.'⁷⁶

La phrase « rendre présente l'absente de tous bouquets » peut être considéré comme résumé parfait de la tâche de la parole littéraire- surtout puisque la phrase est en elle un oxymoron- il est impossible de rendre présente l'absente ! La parole littéraire a deux rôles contrastés pourtant, qui vont de pair avec les deux interprétations de la phrase : premièrement celui de

⁷⁴ ibid p312

⁷⁵ ibid p164

⁷⁶ Merleau-Ponty, Maurice. *Signes* p72

« rendre *présente* l'absente » en creusant la chose avec une parole opérative pour laisser surgir ses qualités latentes. Dans un deuxième temps pourtant, la parole littéraire a pour but de, plus globalement « rendre présente *l'absente* » dans le sens où elle nous rappelle que notre compréhension du monde va toujours être sous-tendu par un logos préjudicatif latent. La fécondité a un part d'ombre alors- et sa quête de travailler les choses à vide est détourné de toute finalité ('désigner les choses'). Les poèmes ont alors un sous-texte autoréférentiel qui est mélancholique, urgent.

Dans la littérature du vingtième siècle il y avait de la représentation symbolique de l'aliénation de ma parole par rapport à l'essence opérante caché qui la sous-tend. A titre d'exemple, *Comment j'ai écrit certains de mes livres* de Raymond Roussel, paru en 1935, décrit les rapports latéraux entre certains de ses livres- les techniques modernistes expérimentales qu'il avait déployés et comment les livres s'influençaient entre eux, à différents niveaux. Le dernier livre décrit dans la série contient pourtant une clé qui 'elle-même est fermée'. Cette image d'envoûtement- d'une royaume fermé de l'intérieur au-dessous de notre expression a inspiré les (post)structuralistes comme Robbe-Grillet et Foucault (ce dernier ayant écrit un livre, *La mort et le labyrinthe* sur le sujet) d'écrire sur comment l'échec du langage (que ce soit à cause du « signifié transcendantale inaccessible », que ce soit la « mort de l'auteur » blanchotienne) est senti par les auteurs et peut faire surface comme symbole. Merleau-Ponty lui-même a appelé l'irréalité de notre parole 'incantation'⁷⁷, ce qui pourrait faire penser au figure d'Orphée, marchant avec la foi qu'Eurydice est derrière son dos, en chantant des chansons d'amour qui simulent son allure et sachant que s'il tourne t la tête pour avoir la plénitude de sa présence, elle s'évaporerait. Nous chantons grâce à l'essence opérante du logos sauvage, tout en sentant un léger écart qui nous détourne d'une coïncidence plénière. .

Quelle attitude à prendre devant « l'envoûtement » de notre parole ? Emerveillement devant l'autorité de la parole opérative qui permet aux choses de s'exprimer? Ou refus, recouvrement ? Quelques années avant ses réflexions en filigrane sur la parole opérative, en 1953 dans son cours *Matériaux pour une théorie de l'histoire*, Merleau-Ponty concevait d'un langage « mythique » où la 'parole opérative' comme il allait l'appeler plus tard serait l'absolu. Ces sociétés, n'ayant pas perdu la « corde ombilical » qui les relie à la nature, pensent que les objets peuvent prendre vie dans leur nomination mythique- elles peuvent vraiment parler. Le peuple vit une vie collective qui est 'pour une part imaginaire'⁷⁸- où les lacunes de leur univers

⁷⁷ Merleau-Ponty, Maurice. *La prose du monde*. p162

⁷⁸ Merleau-Ponty, Maurice. *Résumés de cours 1952-1960* p32

de pensée sont remplies par le mythe, par l'esprit de la nature. Une telle renversement de position dans la relation l'homme-nature est montré par le fait que les tribus qui utilisent un langage mythique *vivent* la parole opérative comme parole quotidienne, au lieu de, comme dans les sociétés occidentales, se limiter aux moments 'créatifs' où l'implication est toujours partiellement que c'est nous qui 'faisons' la chose et où seulement les poètes excentriques réclament que les 'choses leur parlent'. La rupture de la corde ombilicale avec la nature a des conséquences assez néfastes sur l'esprit esthétique et civil de l'homme. Comme Merleau-Ponty dit : 'C'est cette rupture que la civilisation capitaliste va consommer, et avec elle l'intégration du système social, qui, démythifié ou dépoétisé, organisé, comme l'économie capitaliste et par elle, en un seul champ de forces, se propose de lui-même à une interprétation d'ensemble qui le connaisse dans sa *vérité*.'

Qu'en est-il de la littérature dans une société occidentale, capitaliste comme la nôtre alors? Les écrivains et les artistes, étant souvent les personnes en marge de la société, rejettent la tentation de téter une autorité amorphe capitaliste de réification qui aurait les réponses à leurs lacunes de connaissance, et ne croient pas (pour la plupart) en une conscience transcendante déiste. Ils vivent alors un flottement d'interrogation de l'être sensible vertigineux. Leur expression de l'être s'est cassée ouverte dans ce temps et la cloche qui sonne leurs proses se montre « fêlée », comme Baudelaire disait dans son célèbre poème.

L'ontogénese de la nature- chiasme crypté au fond de la vibration ontologique que nous creusons interminablement, peut-être représentée par l'espace vide dans nos œuvres. Présenter une toile comme 'esquisse'⁷⁹ - radicalement inachevé avec des espaces vides qui empiète sur le visible, montre comment notre interrogation du monde sensible est une ligne d'interrogation toujours inachevée. Il nous confronte à 'la pointe de la spirale stroboscopique'⁸⁰ inlocalisable autour de laquelle la fécondité de notre existence tourne. Les ellipses inséré dans l'écriture- qui cassent la parole et font entrer un écart, une ouverture dans son déploiement, pourrait être interprété comme « que sais-je ? » muet. « Que sais-je » qui, selon Merleau-Ponty :

'invoque je ne sais quel lieu intelligible où devraient se trouver des faits, des exemples, des idées, qui me manquent, elle insinue que l'interrogatif n'est pas un mode dérivé par inversion ou par renversement de l'indicatif et du positif, ni affirmation ni négation voilées ou attendues, mais une manière originale de viser quelque chose, pour ainsi dire

⁷⁹ Merleau-Ponty, Maurice. *Signes* p82

⁸⁰ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p312

une question savoir, qui ne peut par principe être dépassé par aucun énoncé ou « réponse », peut-être, donc, le monde propre de notre rapport avec l'Être'⁸¹.

L'esquisse de l'écrivain est 'cadence de passion sèche'⁸²- ligne qui est souvent brute, où le visible est réduit à quelques éléments sélectionnées et mis en jeu-d'opposition (que ce soit dans la chaîne signifiant de l'écrivain, que ce soit dans les juxtapositions des coups de pinceaux de l'artiste). La plénitude surchargé n'est pas requiert alors- ce ne serait rien que de la reproduction neutre de la nature. La parole doit donc, grâce à son fonctionnement diacritique toujours 'mettre l'accent sur', en creusant l'invisible.

Pour conclure, dans cette partie nous avons traité le sujet de l'expérience de l'écrivain (mais aussi du locuteur, de l'artiste) d'une perspective merleau-pontienne, pour essayer de trouver les motivations et les enjeux viscéraux que ressent l'écrivain contemporain. Le concept merleau-pontien de 'parole opérative' nous permet de voir comment toute expression authentique implique nécessairement une certaine perte de contrôle, afin de permettre à l'essence opérante des choses de se manifester. Le langage se laisse défaire et refaire par la pensée pendant que nous auscultons la chair du monde pour essayer de rendre notre expression d'elle plus authentique. La latence du monde invisible qui se fait connu avec la parole opérative peut provoquer un 'gauchissement général'⁸³ du paysage de l'écrivain et du lecteur. La déhiscence ou chiasme de l'humain avec l'opérativité de la chair sauvage muette dont la genèse nous restera toujours inaccessible inspire, nous avançons, une tendance dans l'art moderne, qui n'a plus de recours à la mythologie ni à la religion pour canaliser la force d'un logos en transcendance amorphe, d'introduire des espaces vide au milieu de leur expression, afin de nous faire sentir ce « néant oblique » qui dynamise l'essence opérante et invisible de la nature, qui est la 'différence' de notre propre parole.

⁸¹ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p168

⁸² Merleau-Ponty, Maurice. *Signes* p75

⁸³ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p156

L'ESTHETIQUE DE LA LITTERATURE CHEZ BLANCHOT

Nous allons maintenant nous détacher du cadre ontologique merleau-pontien pour examiner la théorie littéraire de Maurice Blanchot. Ses écrits enrichissent et contrastent avec ceux de Merleau-Ponty, puisque lui aussi écrivait sur la contribution que peut avoir l'écriture dans notre vie face au « mystère » de la circularité langagière et épistémologique. Son engagement avec la question est plus dramatisé pourtant, avec l'usage de l'allégorie et un langage plus fleuri. Au lieu de poser la question de la circularité épistémologique dans une perspective d'ontologie globale, comme le faisait Merleau-Ponty, Blanchot l'attaque de la perspective d'un homme, d'un écrivain, et montre de cette façon la condition de l'artiste plus intimement que Merleau-Ponty. '*L'espace littéraire*' blanchotien est un espace où l'artiste cherche une liberté et une neutralisation du monde qui, même si le chemin diffère de celui de Merleau-Ponty, vise le même but que lui- à voir, de montrer la « non-chose dans la chose ».

Même si les écrits sur la littérature de Blanchot ont un ton plus littéraire, il est manifeste qu'il traitait des questions rigoureuses de la philosophie de son époque. Son ami Emmanuel Levinas l'avait introduit aux œuvres de Husserl et de Heidegger à la fin des années 20, avec surtout la lecture de *Sein und Zeit* provoquant 'un véritable choc intellectuel'⁸⁴ en Blanchot. Quant à Merleau-Ponty, nous pouvons, comme Alain Million suggère dans *Blanchot et Merleau-Ponty : autour de l'(im)possible nomination* supposer que Blanchot et Merleau-Ponty étaient en dialogue indirecte grâce aux remarques que Blanchot avait fait dans *Le Discours Philosophique*⁸⁵. Il pose la question 'dans le souvenir de Merleau-Ponty'⁸⁶ du statut du langage dans la philosophie et sa possibilité de 's'écrire directement'⁸⁷. Merleau-Ponty avait traité la question du langage philosophique dans *Le Visible et l'Invisible* quand il demandait s'il ne faudrait pas faire un usage des moyens du langage 'qui leur ôte sa puissance de signification immédiate ou directe pour l'égaliser à ce qu'elle veut tout de même dire'⁸⁸.

Grand instigateur, marqueur de différence et de similitude dans les philosophies de Merleau-Ponty et de Blanchot était leur développement de la « loi d'échec » posé par Paulhan dans *Les Fleurs de Tarbes* en 1941. Dans ce livre, nous apprenons (avec un jeu de scénario

⁸⁴ Blanchot, Maurice, *entretien avec Le Nouvel Observateur en 1988*, cité dans M.A., p69

⁸⁵ Blanchot, Maurice, *Le "discours philosophique"*, L'Arc, no 46, quatrième trimestre 1971, p. 47.

⁸⁶ *ibid*

⁸⁷ *ibid*

⁸⁸ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*. p137

autour d'un jardin avec des fleurs, où le public n'a pas le droit de cueillir les fleurs), comment nous devons accepter que notre langage sera toujours dans un certain sens « conformant » si la race humaine veut continuer de communiquer. Que 'jouer le terroriste' avec le langage ne nous aidera à contourner ou nettoyer le langage comme organe de la conscience. Le langage ne peut pas pourtant être accepté comme forme de communication qui est proprement la 'nôtre', puisque l'homme reconnaît quand même 'la figure précise du mystère, que lui annonçait vaguement l'opinion commune, les mythes, les poètes [...] il est ainsi des lueurs, sensibles à qui les voit, cachées à qui les regarde ; des gestes qui ne s'accomplissent pas sans quelque négligence (comme certaines étoiles ou l'allongement entier du bras)'.⁸⁹ Paulhan avait mis en évidence le mystère d'un 'terrorisme' latent dans le déploiement de notre langage, 'système commun'. La différence invisible qui se déploie au cœur de notre parole pour que le système diacritique gagne de sens. Notre monde de signifiante dépend d'elle, mais si nous la thématisons, elle échappe le regard. Trois ans plus tard, avec son *Clef de la poésie*, Paulhan a indiqué une loi du mystère de la poésie qui est une réversibilité circulaire entre [idées qui impliquent des mots] et [mots qui impliquent des idées]. Comme Michael Syrotinski explique dans *Blanchot reading Paulhan*, 'While the two directions are perfectly comprehensible in terms of scientific laws (the first is logical, the second is 'simply' illogical), their simultaneous coexistence and interchangeability are not, and the formula thus fulfills the requirement of the law of poetic mystery.'⁹⁰

Blanchot et Merleau-Ponty ont tous deux vu comment les 'compossibilités' de circularité sont au cœur de beaucoup de stades d'articulation de vie. Merleau-Ponty, avec son ontologie du chiasme, qui est la condition de la possibilité de l'être, (opérativité de l'essence idéal dans la chair sauvage de la terre, idées dynamiques des humains dans une chair de langage). Pour Merleau-Ponty, il est bien-sûr un peu angoissant de voir le « gauchissement » de notre paysage, quand nous considérons l'ontogenèse chiasmatique et latente de la terre, mais nous ne devons pas oublier que le cercle de l'existence ne commence pas avec l'intellect de l'homme⁹¹, donc les chiasmes qui s'étendent jusqu'à notre langage sont, dans un certain sens, compréhensible.

Pour Blanchot pourtant, qui prenait un angle beaucoup plus subjectif et romantique de la loi du mystère de la poésie de Paulhan, les impossibilités qui composent nos expériences

⁸⁹ Paulhan, Jean. *Les fleurs de Tarbes ou La Terre dans les Lettres*. Paris, Gallimard, 1990 p168

⁹⁰ Syrotinski, Michael. *Noncoincidences : Blanchot reading Paulhan* [version en ligne] Disponible à : https://www.jstor.org/stable/3040732?seq=1#page_scan_tab_contents p92

⁹¹ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*. P319

devraient nous rendre fou- jusqu'à un état où le monde nous est aliéné (angoisse que l'espace littéraire nous permet d'affronter).

Pour les phénoménologues et les linguistes, le retour à un « réalisme » doit souvent comporter une passivité. Merleau-Ponty, par exemple, croyait que son langage, système en chiasme mystérieux et semblant fermé avait quand même recours au monde, puisque la parole opérative « se laisse défaire et refaire » par la pensée que l'essence opérante latente du monde inspire en nous. Husserl semblait justifier la cohérence des corrélats noématiques dans nos percepts en concevant dans son *Erste Philosophie II (1923/24)* qu'il y a un *Unbeteiligte Zuschauer* (spectateur impassible)- une catégorie subjective qui est lié au sujet transcendantal qui reste passive et regarde la conscience en train de constituer le monde. L' 'Idee eines ganz allgemein unbeteiligten theoretischen Selbstbetrachters und Selbsterkenners.'⁹² Comme elle n'est pas impliquée dans la constitution, (bien que tournée vers la subjectivité transcendentale), elle me permet de cerner le processus de ma construction du sens phénoménologiquement. Comme Arthur Cools explique dans *Intentionnalité et singularité. Maurice Blanchot et la phénoménologie*, d'après ses réflexions sur le langage, dont la constitution du sens dépend d'un pouvoir tout à fait *anonyme* (la loi d'échec de Paulhan), et non tournée vers la subjectivité transcendantale, Blanchot trouvait que, si un « spectateur impassible » existe (qu'il faut avoir si le regard d'un narrateur sur les choses du monde pourra être décrit par l'auteur), il n'est pas pointé vers mon ego constituant. Il est flottant et anonyme :

'Destitué de son pouvoir ce regard est à la dérive ; il apparaît à tort et à travers, sans possibilité de le maîtriser ou de fixer son lieu, et il apparaît sans cesse différemment dans le regard d'un animal, dans le regard du ciel, dans le regard d'un vitre- bref, dans le regard d'un mot. Un tel regard ne mène pas la subjectivité à une entente plus originelle de soi et n'ouvre pas un accès à l'être du monde. Et pourtant, il révèle encore quelque chose- il révèle comme condition de l'apparition de tout sens (du monde et de la subjectivité) une irréalité indépassable dans laquelle ce sens se défait en même temps.'⁹³

Blanchot utilise exactement un tel regard dans son premier roman *Thomas l'Obscur*- un regard qui est 'destitué de son pouvoir transcendantal, c'est-à-dire de son pouvoir de mener à bien l'apparition du sens de la constitution par la conscience.'⁹⁴ Pour donner une idée du style trouvé dans les romans de Blanchot, il ne faut qu'un petit extrait : 'Son œil, inutile pour voir, prenait

⁹² Husserl, Edmund *Erste Philosophie, Zweiter Teil*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht. 1996 p99

⁹³ Cools, Arthur. *Intentionnalité et singularité. Maurice Blanchot et à la phénoménologie* dans 'Maurice Blanchot et la philosophie', sous la direction d'Eric Hoppenot et Alain Milon, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010 p150

⁹⁴ *ibid*

des proportions extraordinaires, se développait d'une manière démesurée et, s'étendant sur l'horizon, laissait la nuit pénétrer en son centre pour en recevoir le jour.⁹⁵ Il y a une atmosphère d'anonymat au sein de la narration, puisque nous sentons que le narrateur qui constitue le sens a été déconstruit- la conscience transcendantale qu'il vise est traversé par une force anonyme afin que l'apparition du sens ait lieu. Pour reprendre l'explication d'Arthur Cools, 'Si l'instance à partir de laquelle il devient possible de jeter un regard sur la constitution du sens dans l'expérience de l'écriture est elle-même « ébranlée », « à la dérive », il n'est plus possible de trancher sur le sens même de ce qui arrive dans l'espace du récit'⁹⁶. L'époque d'un narrateur tourné vers une conscience constitutive du monde tout à fait transparente est terminée.

L'ébranlement du « spectateur impassible » effectué par Blanchot peut bien s'appliquer à une tendance qui voyait jour dans la littérature du vingtième siècle. Un certain 'irréalité' ou 'détachement' pénétrait dans les narrations des écrivains tels que Virginia Woolf, qui utilisait un narrateur anonyme, flottant, qui entraînait et sortait des têtes des gens et des points d'observation à son aise et ne semblait pas valider le 'sens' des choses et des émotions fortes qu'il remarquait :

'Nonobstant, cinq minutes après avoir dépassé la statue d'Achille, elle avait le regard rêveur d'une personne mêlée à la foule par une après-midi d'été, quand les arbres sont bruisants, quand les rayons des roues jaunes étincellent ; quand le tumulte du temps présent est une sorte d'élégie à la jeunesse envolée, aux étés défunts ; si bien qu'une étrange tristesse naissait dans son âme, comme si au travers des gilets et des robes, le temps et l'éternité devenaient visibles ; comme si elle voyait les humains marcher tragiquement vers leur destruction. [...] La montre qu'elle portait au poignet lui donnait douze minutes et demie pour arriver à Burton Street.'⁹⁷

Il y a des émotions et des pensées existentielles profondes dans les mots de Virginia Woolf – « comme si au travers des gilets et des robes, le temps et l'éternité devenaient visibles », mais leur détachement d'un cogito stable, et leur intégration au milieu des flux d'observations banal et sans rapport qui sautent d'une conscience à une autre contribuent à un sentiment d'aliénation au fond de la narration.

Le narrateur-cogito anonyme est un style de narration typique de '*l'espace littéraire*'- concept conçu dans le livre du même titre par Blanchot en 1955. Quand la loi d'échec de Paulhan nous montre l'anonymat qui traverse notre langage, et notre « intention vers » à titre

⁹⁵ Blanchot, Maurice. *Thomas l'obscur* nrf gallimard 2005. p17

⁹⁶ Cools, Arthur. *Intentionnalité et singularité. Maurice Blanchot et à la phénoménologie* p151

⁹⁷ Woolf, Virginia. *La chambre de Jacob*, numeriklivres, 2014. P170

personnel se neutralise, la constitution du sens ne s'explique plus. L'espace littéraire nous offre la possibilité d'œuvrer (puisqu, même quand notre spectateur impassible est à la dérive, nous avons toujours besoin de créer), de redonner le mystère qui sous-tend notre langage, en présentant comment les normes de l'être sont en fait sans fond dans 'l'espace de ce qui n'affirme pas'⁹⁸. Comme dans la citation de Mallarmé que Merleau-Ponty citait dans *Signes*, l'espace littéraire promet de rendre présent « l'absente de tous bouquets ».

Il y a une dépersonnalisation qui tente de s'effectuer aussi- le passage du 'je' au 'il'- 'à une observation plus haute, s'élevant au-dessus d'une réalité mortelle, vers l'autre monde, celui de la liberté.'⁹⁹ Le neutre terrifiant de l'espace littéraire blanchotienne (n'est ni être, ni non-être- plutôt 'aliené de l'être) doit tenter d'infiltrer dans tout- le temps, l'initiative, les objets). Une leurre du mystère doit cerner tout, un langage 'dont toute la force est de n'être pas, toute la gloire d'évoquer, en sa propre absence, l'absence de tout : langage de l'irréel, fictif et qui nous livre à la fiction, il vient du silence et il retourne au silence.'¹⁰⁰

L'écrivain arrive à une 'expérience limite' pourtant. Essayer de rendre le monde au neutre, c'est comme essayer de « se donner la mort ». Vivre à proximité du neutre est important pour l'écrivain : 'L'homme *est* à partir de sa mort, il se lie fortement à sa mort, par un lien dont il est juge, il fait sa mort, il se fait mortel et, par-là, se donne le pouvoir de faire et donne à ce qu'il fait son sens et sa vérité.'¹⁰¹ On doit se retenir devant un suicide 'significatif' (pour accomplir un but) pourtant, puisque au moment où on passe de l'autre côté, le but aura échoué- il n'y aura plus de signification. Il y a une distinction à tirer alors entre la mort 'opaque'- teinté par nos préoccupations positives humaines, et la vraie mort transparente- lieu à l'écart de tout être et de tout sens : 'la mort entre dans sa propre invisibilité, passe de sa face opaque à sa face transparente, de sa réalité effrayante à son irréalité ravissant, et dans ce passage, sa propre conversion, est par cette conversion l'insaisissable, l'invisible, la source cependant de toute invisibilité.'¹⁰²

L'allégorie d'une « se donner la mort » impossible- d'une force immaîtrisable, qu'on ne peut pas dominer, et qui doit maîtriser l'acte est parfaitement représentative de l'expérience limite où un écrivain, pour fournir un « centre » à son œuvre, doit s'arracher de sa création, et

⁹⁸ Blanchot, Maurice. *L'Étrange et l'étranger*, Paris, Gallimard, NRF, 1958, p. 673

⁹⁹ Blanchot, Maurice. *L'Espace littéraire*. p70

¹⁰⁰ L'Espace littéraire p31

¹⁰¹ Ibid p118

¹⁰² Ibid p191

laisser le propre de l'œuvre- un vide, une 'Exigence qui n'en est pas une, car elle n'exige rien'¹⁰³, s'enfermer pour former son propre centre. Nous nous rappelons de *W ou le souvenir de l'enfant* de Georges Perec, dont la page centrale du roman consiste en une page blanche avec une ellipse. Son livre, qui vise précisément le sujet de la mort (de ses parents) pourrait être considéré comme représentation du 'centre' blanchotien d'une œuvre. L'« l'absolu » qui l'attire à écrire le livre est un tâche aveugle qu'il ressent quand il écrit, et incorpore au sein du livre. Le mystère silencieux de la différence dans le langage semble se reproduire au niveau de l'œuvre aussi. Il a son propre force, crée son propre centre qui nous est aliénée.

Revenons maintenant aux techniques utilisés pour « rendre présente l'absente » dans le passage du 'Je au 'Il' narratif blanchotien. Comme Ann Banfield décrit dans son article *The Name of the Subject : The Il ?*¹⁰⁴, dans *L'entretien Infini*, Blanchot remarque qu'il était influencé par les théories du linguiste Bertrand Russell sur la question du *cogito* et les exigences minimales de subjectivité pour qu'il y ait de l'indubité dans une phrase. Dans *The Analysis of the Mind*, Russell a suggéré qu'une pensée ne doit pas nécessairement avoir un penseur. Par exemple : *I see a cat* peut être remplacé par *A cat is being seen*. Russell ne pensait non plus que le *cogito* doit renvoyer à un sujet permanent- préférant la certitude d'un sujet momentané. (Je suis en train de penser, alors je suis= préféré par Russell). C'était les débats ouverts sur la référence déictique et la troisième personne pourtant qui nous intéressent dans ces dialogues entre philosophes et logiciens sur le *cogito*.

Russell a remarqué que les mots déictiques (dont le sens dépend du contexte), quand ils sont constitutifs du sens, apportent une certitude qui dépasse la dualité ontologique, mais qui est aussi souvent circulaire, en renvoyant d'un signe diacritique à l'autre. (voilà ! il est là bas). La troisième personne peut être vu comme ayant une capacité beaucoup plus momentané que la première et la seconde, dégageant son contexte de l'expression. (Why did they have to leave ? He was still eating !).

Si on poursuit les écrits littéraires, on découvre qu'il y a énormément de manières de représenter une subjectivité constituant de sens- parfois dans des expressions même sans un pronom (les noms qualitatifs suffisent). Pour prendre les citations de Virginia Woolf que Banfield elle-même utilise :

¹⁰³ Ibid p50

¹⁰⁴ Banfield, Ann. *The Name of the Subject : The 'Il'* [version en ligne] Disponible à : <https://www.jstor.org/stable/3040735>

-But how extraordinarily his note had changed!¹⁰⁵

-Was everybody dining out, then?¹⁰⁶

-Here was that woman moving-actually going to get up-con-found her!¹⁰⁷

-They had that-Paul Rayley and Minta Doyle-she, only this-an infinitely long table and plates and knives.¹⁰⁹

Banfield finit par dire que ‘We can conclude that the pruning (émondage) of the "cogito" has been accomplished by the language of the novel, precisely that language Blanchot invokes in "The Narrative Voice"’¹¹⁰. La voix narrative nous aide à sortir de notre expérience privé et d’aller vers une conscience déracinée où le groupe nominal d’une expression peut être pris comme coréférent avec le soi- implicite ou explicite, dans une expression, et désigner le sujet des expressions.

Si la théorie de la littérature chez Blanchot promouvoit une voix de narrative du nomadisme, ce qui facilite une conscience errante et irréelle, c’est par son esthétique de la poésie qu’il rejoint vraiment les marges du langage. Là où le langage littéraire veut parler d’un « c’est » artistique absolu, la parole poétique vise le silence absolu, en essayant de redonner le mystère qui est au cœur de notre langage. Dans *l’espace littéraire*, même si il parle souvent d’un passage ‘au dehors’, Blanchot clarifie que ‘l’absence est aussi la présence des choses, l’intimité de l’être-chose où se rassemble le désir de tomber vers le centre par une chute silencieuse et sans fin’¹¹¹. A l’encontre de Merleau-Ponty, Blanchot rumine sur la nature de l’absence, en disant qu’il serait peut-être (chez Rilke) ‘libre du temps’¹¹². Tandis que l’invisible merleau-pontien est dynamique, enchevêtré avec la chair du monde pour l’articuler, chez Blanchot il a moins le ressentiment de *complicité-écart* envers l’invisible. Ce qui est clair pourtant, c’est que pour tous deux, le creusement des axes invisibles de la chair merleau-pontien, et le désœuvrement du monde blanchotien qui échoue chaque fois sont, pour les deux auteurs, des désirs en nous qu’il vaut la peine de suivre, qui nous amène jusqu’à voir dévoiler la non-chose dans la chose- acte mystique et vérité universelle.

¹⁰⁵ Woolf, *To The Lighthouse* (Harcourt Brace, 1927), p52 cité dans ibid

¹⁰⁶ Woolf, *Mrs. Dalloway* (Harcourt, Brace & World, 1925), 249; cité dans ibid

¹⁰⁷ Woolf, *Jacob's Room* (Harcourt Brace, 1922), 8; hereafter JR. cité dans ibid

¹⁰⁹ Woolf, *To The Lighthouse* (Harcourt Brace, 1927), p125 cité dans ibid

¹¹⁰ Banfield, Ann. *The Name of the Subject : The 'Il'* p167

¹¹¹ Blanchot, Maurice. *L'Espace littéraire*. p164

¹¹² Ibid p165

Pour conclure, dans cette partie, nous avons contrasté nos recherches sur l'ontologie et l'esthétique de la littérature merleau-pontienne avec la théorie littéraire de Blanchot, tout en faisant référence à Paulhan, dont *Les fleurs de Tarbes* a eu un considérable impact sur les deux. Nous avons découverts que la loi d'échec de Paulhan, qui montre un mystère épaisse, anonyme au fond de notre langage (la différence/le parolement de la langue) -mystère 'qui ne s'applique pas sans quelque négligence'¹¹³, mais qui échappe à l'égard dès que nous le thématisons, et ses allusions à l'éternelle preuve par étymologie, ont fait basculer les idées de Blanchot vers une soi qui n'a pas de spectateur impassible- mais plutôt une voix de narration à la dérive, anonyme dans l'acte expressive. En tant qu'auteur de romans lui-même, Blanchot nous donne une bonne perspective sur les préoccupations d'un auteur- surtout le souci du 'centre' de l'œuvre qui est but absolu, toujours inachevable pour un humain. Nous nous rappelons de l'ellipse au centre du livre *W et le souvenir de l'enfance* de Georges Perec- emblème peut-être de la grande tache aveugle que les philosophes et les écrivains partagent dans leur recherches sur le langage- organe caché mais essentielle pour notre survie.

¹¹³ Paulhan, Jean. *Les fleurs de Tarbes ou La Terreur dans les Lettres*. 168

LE LANGAGE LITTÉRAIRE COMME THÉRAPIE

Avant de terminer ce mémoire, nous aimerions traiter, dans un cadre plus psychanalytique et pragmatique, les moments de *folie* que le langage provoque en nous- les moments où notre organe langagière nous est aliéné. Ces moments de désespoir- de vacillement au bord d'un abîme peuvent nous attirer vers un acte suicidaire ou un refus du langage, de tout « sens ». Nous allons examiner l'alternative que l'écriture authentique nous offre à la lumière de Merleau-Ponty, Paulhan et les écrits psychanalytiques de Kristeva sur le langage.

Merleau-Ponty parle (avec un ton assez moqueur puisqu'il serait impossible) d'une certaine 'nostalgie' que les humains ressentent pour une conscience animalière prélangagière, où l'interminable institution de sens et découpage inachevable de notre expérience ne serait plus requiert. Pourtant cette volonté fantastique existe, et peut même se réaliser chez les personnes atteintes par des anévrismes cérébraux ou des AVC. Une condition qui s'appelle *l'aphasie* peut se produire, où une personne perd ses compétences linguistiques et même son monologue intérieur. Avant de réapprendre à parler, à découper le monde selon les structures humaines, le malade vit parfois une expérience du monde non-langagière qui est souvent très sereine et pure. Quand il réapprend à parler, il peut même sentir une certaine nostalgie de cet état de 'conscience' qu'il avait vécu. Le monologue intérieur qu'il regagne lui semble une condition humaine infernelle ! L'auteur de *A Stitch of Time* Lauren Marks- qui était gravement touché par une aphasie après la rupture d'un vaisseau sanguin dans son cerveau à l'âge de 27 ans quand elle était en train d'écrire sa thèse de doctorat, a décrit son expérience dans une interview avec Helen Zaltzman pour une émission du podcast '*The Allusionist*' :

LAUREN MARKS: I couldn't have been any more peaceful and satisfied.

Helen Zaltzman (commentatrice et intervieweuse): She didn't have an inner voice telling her to panic - she didn't have the vocabulary to panic. So she didn't panic.

LAUREN MARKS: Knowing what you don't know is a really big issue with a brain injury. Language is the organ of perception. So if there is an injury to your perception, your perception can be real off. So in my case, with my aphasia, I didn't know how damaged my language was. I really had no idea. I thought that it was just fine.

[...]

Helen Zaltzman (commentatrice et intervieweuse): Did you have a better time, only having forty words?
LAUREN MARKS: Absolutely, actually. Meaning I wasn't focusing on the words. When I was it was very frustrating. But when I wasn't, I was experiencing a much more serene perceptual environment. What I was really embracing was this profound quiet. Externally and internally I didn't have any more murmuring; I didn't have that sort of hamster wheel of anxiety, of like "What am I doing? What has happened? What do I need to do now?" None of that was really engaged, so I just felt really part of where I was. This quiet was absolutely nourishing.

[...]

The better I got, the more aware of my deficits I was; that, not so great. It's like the pros and cons to language. When I became more aware of my deficits - so the moments in which I had the least are also the moments when I was worried the least. And there was this sort of period of time in which I became aware that I wasn't being able to say all the things I wanted to say; and that was still not the most anxiety-producing time. The most anxiety-producing time after the aneurysm's rupture was when some of it was coming back, and it was trying to organize it all. It wasn't the absence that was scary: it was the surplus.

Helen Zaltzman (commentatrice et intervieweuse): To aid her language recovery, Lauren kept a journal, and spent several hours a day writing an essay about what had been happening with her. Her language skills were improving but it wasn't easy. The three-page essay took her six months to finish. But at least with reading and writing, Lauren could control the pace of language - if she couldn't process words fast, she could read them slowly. However she couldn't do that when someone was speaking to her; too many words, too fast; so the supportive presence of her family and friends could sometimes be overwhelming.

LAUREN MARKS: Yes! They were stressful. Because they're loud to me. Almost anybody who has aphasia will tell you that it's like suddenly there are so many levels of sound and you're taking in this whole world of sound and you're trying to manage it all. And some of it is language - language is a big part of it; but there's just like clinking and clanking and there's echoes, and it's nauseating trying to focus and narrow to have the simplest of conversations. It was like a carnival; a loving carnival, it is nice to be surrounded by so many great wonderful supported loving people. But I would just tune off and they would be prodding me to do certain things. And they assumed that I was depressed; but I wasn't depressed, I was exhausted. I was exhausted by them. The only time I was really like relieved as kind of when they left. They would just sit here and they would ask me, "Do you remember this? Do you want to say that? Try this, say this." All of it seemed...ugh. Everyone kept saying, "You'll be back to your old self again." And I just didn't like that. Because I felt so good. And they were talking about a different person, and I couldn't remember that person's life very well. And I liked what I was doing; I liked that I was able to engage with language as I had as a kid, you know, I liked it. I don't want to go back to that old self again - like, I don't know who that person was. But this is a beautiful time; this gift of wordlessness is a once in a lifetime experience, and I am getting better, and I want to get better. But do you know the price that I'm paying? That the price is clutter. And now of course I can see how narrow that view was. I also had lost all of my abilities, and my parents were shouldering the entire burden of my life and livelihood and my care.

[...]

LAUREN MARKS: *I lost all my idioms. And like every idiom was so visual to me, like “flying off the handle” - I'd be imagining kitchen pots with wings; I was like, nothing with handles flies. It didn't make sense. So it really was like I was a foreigner in my own tongue. So those were those were exciting moments; lots of like, look, English is funny, this is so weird. And then every milestone - and these milestones could be anything from homonyms, you know, “Oh, words have multiple meanings like, you know, you could toast somebody at a party or you can eat toast with jam.” Those were really exciting moments to experience language as I did as a child, that really marvellous and glorious and fun. Oh, another really important one was reading between the lines.*

[...]

LAUREN MARKS: *I don't ever want to forget the glory of discovery. I don't want to make language be ordinary. It's so easy, once you've got all the tricks up your sleeve - that's a great idiom. But yeah, the thing that the everlasting gift, and you really have to cultivate it because you can forget it, but I am glad that I remember that language is not ordinary. I want that. I want to keep that feeling.*¹¹⁴

Le témoignage des personnes ayant vécu une conscience non-langagière prouve qu'une telle existence a une connexion moins troublé avec le monde - exactement comme Merleau-Ponty avait théorisé dans *Le visible et l'invisible*, dans une conscience non-langagière 'les choses ne sont pas des interlocuteurs, l'*Einführung* qui les donne les donne comme muettes- mais précisément : elles sont variantes de l'*Einführung* réussi.'¹¹⁵ Une telle perception naïve et égocentrique, qui ne voit pas l'horizon intérieure des objets à thématiser mais les enveloppe dans son monde immédiat est aussi, (malgré ses atouts séduisants) dans sa manière, intrinsèquement manquante. Les gens touché par l'aphasie comprennent la nécessité de revenir vers le monde des parlants. Comme Lauren Marks disait : '*I also had lost all of my abilities*'¹¹⁶. Elle ne pouvait pas communiquer sur un niveau abstrait avec ses proches. Elle ne pouvait pas jouer avec le langage- faire de l'humour avec des jeux de mots (don apporté par l'être du langage que nous sous-estimons : son institution culturelle qui se prend pour thème, fait des analogies, dévoile ses propres paradoxes). La joie apportée par sa réinitiation à l'être du langage semble avoir éclipsé la perte de sérénité que cela entraînait, et son émerveillement devant le miracle du langage semble avoir été approfondi par sa réhabilitation suite à l'aphasie.

Le passage irréversible, de l'ordre pré-linguistique à l'ordre expressif et langagier entraîne une certaine aliénation entre moi et le monde pourtant. Entame une vie d'*interrogation* inachevable et tortueux de l'autre. Merleau-Ponty a parlé d'un léger « décentrement » fait par

¹¹⁴ Zaltzman, Helen. *Allusionist 58: Eclipse* (émission radiophonique avec Lauren Marks) [version en ligne] Disponible à : <https://www.theallusionist.org/allusionist/eclipse>

Transcription disponible à : <https://www.theallusionist.org/transcripts/eclipse>

¹¹⁵ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible* p232

¹¹⁶ Zaltzman, Helen. *Allusionist 58: Eclipse*

le bébé qui apprend à parler¹¹⁷ décrit dans son cours de jeudi de 1953 comme étant un passage qui, dès que l'enfant *communique*, 'ouvre à l'enfant des circuits qui s'écartent d'abord de l'immédiat maternel, et par lesquels il ne le retrouvera pas toujours.'¹¹⁸.

Une telle « perte » de l'immédiat 'maternelle' est aussi présente dans la psychanalyse sémiotique de Julia Kristeva, qui avait fait des études des crises langagières chez les gens qui souffrent des ruptures psychologiques et des dépressions dans un cadre clinique. Kristeva parle d'un passage de l'ordre sémiotique à l'ordre symbolique impliqué par le stade du miroir. L'ordre sémiotique maternelle et prélinguistique postule le '*frayage* et la *disposition* structurante des pulsions mais aussi des *processus* dits *primaires* qui déplacent et condensent des énergies de même que leur inscription'¹¹⁹, tandis que l'ordre symbolique paternelle fait jugement de ceci- 'instaurant l'*identification* du sujet et de ses objets comme conditions de la propositionnalité. [...] toute énonciation exige une identification, c'est-à-dire une séparation du sujet de et dans son image, en même temps que de et dans ses objets ; elle exige au préalable leur position dans un espace devenu désormais symbolique'¹²⁰

Comme chez Merleau-Ponty, les deux ordres de notre expérience (le sensible et le symbolique) sont nécessairement enchevêtrés, mais il y a une certaine non-coïncidence entre les deux, un excès ou manque qui advient que l'opération symbolique ne pourrait jamais complètement creuser. Une personne qui thématise son langage et se sent aliéné dedans arrête de sublimer ses affects sémiotiques vers le symbolique. Ses signifiants lui semblent vidés de sens, et ses affects inconscients qu'il refuse d'acheminer vers le symbolique restent refoulés.

'Le déprimé a acquis le langage (il n'est ni autiste ni psychotique), ce qui veut dire qu'il s'est séparé de la Chose (maternelle, naturelle) puisqu'il sait la nommer, et qu'il en parle. Mais il *dénie* cette séparation et le langage qui s'en est suivi. Le « signifiant » sans la Chose et ses affects qu'elle a captés, raptés, encryptés –le signifiant du langage donc le laisse orphelin, endeuillé, il s'y sent étranger, abandonné, incapable, nul, suicidaire. C'est du côté du pré-objet perdu, du côté de la Chose, que restent encryptés les affects de besoin et de désir, dont le déprimé se sent par conséquent comme dépossédé, et dont seule la *tristesse* porte témoignage.'¹²¹

Une patiente de Kristeva a décrit son angoisse ainsi :

'« *Je parle, disait-elle souvent, comme au bord des mots et j'ai le sentiment d'être au bord de ma peau, mais le fond de mon chagrin demeure intouchable.* »'¹²²

¹¹⁷ Terme utilisé dans *Le Visible et l'Invisible* et *La Prose du Monde*. Décrit dans ses *Résumés de cours 1952-1960* à la page 24

¹¹⁸ Merleau-Ponty, Maurice. *Résumés de cours 1952-1960* p24

¹¹⁹ Kristeva, Julia. *Le langage comme antidépresseur*. Texte du conférence (daté du 14 janvier 2012) disponible à <http://www.kristeva.fr/le-langage-comme-antidépresseur.html> [accédé le 01/03/2017].

¹²⁰ *ibid*

¹²¹ *ibid*

¹²² *ibid*

Quand le sujet dépressif décide d'encrypter l'affectivité qui déborde ses signes, un affect amorphe de chagrin sous-tend son existence, et ses 'représentations' basculent vers l'insignifiance. Kristeva témoigne comment ceci change la fluidité et la cohérence de la parole chez les dépressifs :

'Dans l'impossibilité d'enchaîner, la phrase s'interrompt, s'épuise, s'arrête. Les syntagmes mêmes ne parviennent pas à se formuler. Un rythme répétitif, une mélodie monotone, viennent dominer les séquences logiques brisées et les transformer en litanies récurrentes, obsédantes. Enfin, lorsque cette musicalité frugale s'épuise à son tour, ou simplement ne réussit pas à s'installer à force de silence, le mélancolique semble suspendre avec la profération toute idéation, sombrant dans le blanc de l'asymbolie ou dans le trop-plein d'un chaos idéatoire inordonnable.'¹²³

La vulnérabilité de la conscience humaine symbolique qui subit constamment un surplus ou manque de sens, (le champ symbolique ne pourra jamais creuser au fond le champ sémiotique), a, selon Kristeva deux options. Le premier est de confronter l'objet ou l'être perdu- « l'autre » qui m'aliène. Ce réflexe active de 'lutte ou de fuite'- de faire face à l'autre et d'essayer de lutter contre 'l'effondrement symbolique'¹²⁴ ou de le contourner est le réflexe naturel, la lutte artistique étant 'solution sublimatoire'¹²⁵ qui essaie d'illuminer la racine de la crise. Il y a pourtant l'alternative : « *learned helplessness* » ou, en français « désarroi appris » paralysant, qui est même chimiquement observable et traitable dans le cerveau: 'une réaction apprise de défense contre une situation sans issue et contre des chocs inévitables. Les antidépresseurs tricycliques restaurent apparemment la capacité de fuite, ce qui laisse supposer que l'inaction apprise est liée à une déplétion noradrénergique ou à une hyperactivité cholinergique.'¹²⁶

Loin d'être folie déraisonnable, une sensation de 'blocage' ou de désarroi dans l'ordre symbolique est compréhensible. Mais nous sommes capables d'une ténacité incroyable face à ce problème si nous acceptons de rester dans nos enchaînements symboliques pour faire une expression-une lutte contre notre aliénation. Kristeva décrit cette action comme 'pari'-

'le pari de la traductibilité est aussi un pari de maîtriser l'objet originaire et, en ce sens, une tentative de combattre la dépression (due à un pré-objet envahissant dont je ne peux faire le deuil)' [...] 'la métaphysique grecque-juive-chrétienne, avec son obsession de traductibilité, est un discours de la douleur dite et soulagée par cette nomination même. D'autres cultures, comme la chinoise, semblent être moins des cultures de la traduction que de la transcription, qui peuvent ignorer, dénier la Chose originaire, pour disséminer la douleur au profit de la légèreté des signes recopiés ou enjoués, sans dedans et sans vérité. L'avantage des civilisations qui opèrent sur ce modèle de l'écriture (et non du langage ou du verbe) consiste à les rendre aptes à marquer l'immersion du sujet dans le

¹²³ ibid

¹²⁴ ibid

¹²⁵ ibid

¹²⁶ ibid

cosmos, son immanence mystique avec le monde : comme le fait l'écriture chinoise immergée dans le Tao où se résorbent et se ressourcent l'homme et la femme. Mais, comme me l'avoue un ami chinois, une telle culture est sans moyens devant l'irruption de la douleur. Ce manque est-il un avantage ou une défaillance ?

Le pari du « talking cure » ou « cure de parole » occidentale qui nous habitue à l'acte de confrontation, de tentation de 'traduire' la Chose originaire ne peut pas, certes pleinement aboutir. Mais le pari du parlant traducteur poétique peut, comme chez la parole opérative de Merleau-Ponty, permettre aux percées de validité de monter vers le symbolique. Comme Kristeva explique dans *La révolution du langage poétique*, chez le symbolisme du poète, 'le sémiotique qui le précède le déchire constamment, et cette transgression occasionne toutes les transformations de la pratique signifiante : c'est ce qu'on appelle la « création »'¹²⁷.

Merleau-Ponty et Paulhan ont aussi, à la fin de leurs études de la tache aveugle de la conscience langagière, fait un plaidoyer pour une certaine « talking cure » ou « cure de parole » philosophique. Comme le dit Merleau-Ponty dans *La Prose du Monde*, 'Le meilleur moyen de garder au langage le sens prodigieux qu'on lui a trouvé n'est pas de le taire, de renoncer à la philosophie et de revenir à la pratique immédiate du langage : c'est alors que le mystère déperirait dans l'accoutumance'¹²⁸. Il faut continuer de parler du dynamisme différencier et latent au cœur de notre langage- faire expression de son mystère pour maintenir à distance la dépression paralysante qu'il peut provoquer (ou bien son oubli). Rejet d'une philosophie du 'langage ordinaire' Wittgensteinien, la thématization ontologique et phénoménologique du surplus ou manque dans le langage, bien qu'il semble un exercice tautologique qui ne fait que redonner le mystère déclencheur, nous fournit une certaine 'espoir dans le désespoir' comme Paulhan l'appelait¹²⁹. L'espoir que la sublimation du mystère vers le symbolique sera toujours, en tant qu'activité ouverte, toujours *possible* même s'il sera inachevable. Le dés-espoir de ma cure de parole quasi-'tautologique', qui fait quand même auscultation de la chair du monde et de sa propre chair latente, et qui, en creusant, redonne le mystère.

¹²⁷ Kristeva, Julia. *La révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du dixième siècle : Lautréamont et Mallarmé*. Editions du Seuil, 1974

¹²⁸ Merleau-Ponty, Maurice. *La prose du monde*. p165

¹²⁹ 'Il reste un espoir. Ou plutôt- dira-t-on peut-être- une solution de désespoir.' Dans Paulhan, John. *Alain, ou la preuve par l'étymologie*. Dans *Œuvres Complètes, Volume 3*, Cercle du Livre Précieux 1966-1970. p298

CONCLUSION

Nous sommes alors parvenus à la fin de notre projet de recherche sur la question de l'expérience de l'écrivain chez Merleau-Ponty- et surtout la question de savoir qu'est-ce qui sous-tend ses bégaiements, ses ellipses, son syndrome de la page blanche. Nous avons choisi de faire cette étude à la lumière de la philosophie de Merleau-Ponty principalement parce que nous avons soupçonné que ses recherches sur la corporéité et le « *Gestaltung* » dans les dimensions différentes de la nature pourraient fournir un projet de recherche riche en profondeur, qui pourrait même tisser des explications ontologiques par rapport à la situation de mon langage qui s'articule avec un dynamisme invisible, dans un monde qui s'articule avec un dynamisme invisible. Ces questions sont très éprouvantes, mais nous avons trouvé les dernières œuvres de Merleau-Ponty riches en idées- surtout les Notes de Travail dans *Le Visible et L'invisible*.

La première partie de ce mémoire a montré comment à la fin de sa vie Merleau-Ponty s'intéressait moins à la phénoménologie et plus à l'ontologie- surtout « l'intelligibilité autochtone » dans l'ontologie. Sa philosophie tardive s'est alors fabriquée autour d'une 'ontogenèse' comme Gilbert Simondon l'appelle- d'un être sauvage et vertical qui laisse être les choses en leur rendant un relief, et qui, en tant qu'idéalité charnelle et condition de la visibilité du monde, sert comme nervure d'articulation dans la chair du monde que la transcendance horizontale capte dans son opération réflexive vers le monde et les choses. Important dans cette ontologie est le dynamisme vertical qui sous-tend l'intelligibilité: elle se déploie par des événements élémentaires dans un temps ek-statique, et nous l'appréhendons par un système de transcendance ek-statique- ouverte.

Dans la deuxième partie nous nous sommes interrogés sur le sujet de la chair et du langage. Le langage en tant que « être à la seconde puissance » est partiellement traversé par la même trame que les autres dimensions, et partiellement à l'écart. Nous avons vu comment notre corps, en tant que 'manchon de non-être'¹³⁰ en épaisseur avec le monde est intimement impliqué dans notre entrée dans le monde du langage. Il est à la fois ce qui nous distancie de l'immanence de la chair sensible, mais aussi ce qui nous fournit un regard sur le monde en termes « d'intériorité-extériorité », donc regard d'interrogation (instigué par la découverte de l'autre). Nous avons discuté le concept d'articulation sous l'angle de Platon, qui concevait d'un néant oblique et de la diacritique dans le langage il y a plus de 2300 ans- concepts qui sous-

¹³⁰ Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*.p164

tendent l'ontologie de Merleau-Ponty. Les écrits de Merleau-Ponty sur le *Gestaltung* ou *Wesen* élémentaire dans *Le Visible et L'Invisible* nous donnait des cadres théoriques pour comprendre comment il y a matérialité enchevêtré par idéalité dans une opérativité dynamique dans la dimension de la chair sensible et la chair du langage (la différence étant que la nature a tendance à se répéter, tandis que le langage fait évoluer une institution culturelle).

Dans la troisième partie, nous sommes arrivés à l'expérience esthétique de l'écrivain. Nous avons investigué comment notre conscience pourrait avoir du contact avec la chair du monde latent pour développer son savoir. Ceci arrive dans un moment de mystère passif dans l'ontologie de Merleau-Ponty, à savoir, quand l'écrivain utilise une parole opérative qui se laisse défaire et refaire par la pensée pendant que l'écrivain fait auscultation de la chair du monde pour chercher des essences opérantes. Encore un moment d'anticipation presque charnelle, qui fait parfois sortir des cris quand une vérité ou phrase exacte est extraite, comme par magie, de la chair sensible latente. Le mystère des séries de chiasmes empirique-idéels qui traversent les dimensions de la chair, et qui s'étendent du langage jusqu'au chiasme de l'ontogénèse caché, se font sentir quand il y a « gauchissement de la terre » comme ceci. Un sentiment de vertige, et aussi de émerveillement face à la parole qui sait extraire du sens du creux de la chair, comme si elle était une « incantation ».

La quatrième partie de ce mémoire nous a permis de nous interroger sur le travail du romancier et théoricien littéraire Maurice Blanchot à la lumière de la philosophie de Merleau-Ponty. En tant que romancier qui a une bonne connaissance de la phénoménologie et l'ontologie, ses écrits complétaient bien ceux de Merleau-Ponty. Il nous était manifeste que Blanchot et Merleau-Ponty étaient tous deux frappé par la loi d'échec de Paulhan, et conduits à concevoir une situation d'écrivain un peu aliénée par les chiasmes, les tâches aveugles du monde. Ils ont tous deux parlé d'une parole 'irréelle' ou comme Merleau-Ponty le décrivait « incantation », de la nécessité de montrer la non-chose dans la chose. Blanchot décrivait la situation du perspectif d'un écrivain emporté dans la tourmente pourtant, et au lieu de décrire un petit 'non-coïncidence' entre l'auteur et le monde, il décrivait une aliénation, un narrateur ou « spectateur impassible » husserlien à la dérive puisque sa vue tournée vers la conscience « transcendante » n'arrive pas à capter une constitution du monde en transparence. Il y a une force anonyme en dehors de notre subjectivité qui anime son expression.

'La narration cesse d'être ce qui donne à voir, par l'intermédiaire et sous l'angle de vue d'un acteur-spectateur choisi. Le règne de la conscience circonspecte – de la

circonspection narrative (du “je” qui regarde tout autour et tient sous son regard) – est subtilement ébranlé, sans bien entendu prendre fin.¹³¹

Le ‘il’ narrateur blanchotien à la dérive peut être vu dans beaucoup de romans du vingtième siècle. Surtout le style narratif de Virginia Woolf, où le narrateur flotte de conscience à conscience et parfois, au lieu d’utiliser des pronoms n’utilise qu’un groupe nominal qualitatif pour désigner le voyant implicitement. L’analogie tiré par Blanchot entre une écriture qui essaie de rendre son neutre et l’acte suicidaire qui essaie de « se donner la mort » traitait le grand thème de la mort avec grande éloquence- image de l’homme qui s’approche aux frontières de l’invisible exactement comme Merleau-Ponty faisait avec son ontologie plus académique.

Pour finir, nous avons réfléchi sur la possibilité thérapeutique et émancipatrice du langage littéraire ou philosophique à la lumière des écrits de Kristeva. Le concept occidental d’un « talking cure » ou « cure de parole » qui essaie d’aller vers la chose ou l’être perdu était soutenu par Kristeva ainsi que par Merleau-Ponty et Paulhan. Faire le pari d’une expression de la chair latente du monde, et thématiser l’acte même, c’est une manière de rester agent authentique du monde, en préservant une conscience élevé des taches aveugles chiasmiques dans notre conscience et l’angoisse d’un surplus-manque face à l’être latent. La « cure du parole » quasi-tautologique se croit toutefois capable de faire auscultation indirecte et inachevable de la chair du monde et de sa propre chair latente.

Quelques défis se sont présentés au long du processus de la rédaction. Surtout les petits inconsistances qui se présentaient entre les trois œuvres sur lesquelles je me concentrais (et parfois de grandes contradictions, comme celui autour de la question d’une cercle herméneutique dans le chapitre deux).

Les pistes de recherche pour un approfondissement de ce travail dans l’avenir seraient premièrement d’approfondir les passages sur Platon : son « néant oblique » et sa conception de la diacritique, qui ont été exercé une influence énorme sur la philosophie structuraliste, post-structuraliste et, n’oublions pas, merleau-pontien de notre dernier siècle. Une deuxième piste de recherche serait d’approfondir sur le concept d’ontogénèse dans l’ontologie moderne à la lumière de la philosophie de Gilbert Simondon et ses contemporains.

¹³¹ Blanchot, Maurice. *L’Entretien infini*. Paris, Gallimard, 1969. p563

Bibliographie

Sources Primaires

Blanchot, Maurice. *L'Entretien infini*. Paris, Gallimard, 1969.

Blanchot, Maurice. *L'Espace littéraire*. Paris, Gallimard, 1955.

De Saussure, Ferdinand. *Cours de linguistique générale*. Paris, Les Edition Payot et Rivages, 1967.

Merleau-Ponty, Maurice. *La prose du monde*. Paris, Gallimard, 1969.

Merleau-Ponty, Maurice. *Le visible et l'invisible*. Paris, Gallimard, 1979.

Merleau-Ponty, Maurice. *Signes*. Paris, Gallimard, 1960.

Merleau-Ponty, Maurice. *Résumés de cours 1952-1960*. [version en ligne] Disponible à : http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/resumes_de_cours_1952_1960/resumes_de_cours.html

Paulhan, Jean. *Les fleurs de Tarbes ou La Terreur dans les Lettres*. Paris, Gallimard, 1990

Sources Secondaires

Alloa, Emmanuel. *The Diacritical nature of meaning: Merleau-Ponty with Saussure* [version en ligne] Disponible à : [https://www.academia.edu/5401171/The Diacritical Nature of Meaning. Merleau-Ponty with Saussure](https://www.academia.edu/5401171/The_Diacritical_Nature_of_Meaning_Merleau-Ponty_with_Saussure)

Banfield, Ann. *The Name of the Subject : The 'Il'* [version en ligne] Disponible à : <https://www.jstor.org/stable/3040735>

Blanchot, Maurice. *De Kafka à Kafka*. Paris, Gallimard, 1981.

Dastur, Françoise, *Chair et Langage : Essais sur Merleau-Ponty*. Paris, Encre Marine, 2001.

Blanchot, Maurice, *Entretien avec Le Nouvel Observateur en 1988*, cité dans M.A.

Blanchot, Maurice. *L'Étrange et l'étranger*, Paris, Gallimard, NRF, 1958,

Blanchot, Maurice. *Thomas l'obscur* nrf gallimard 2005. p17

Lescourret, Emmanuel *Levinas*, Paris, Flammarion, 1994, p69

Boutroux, Angele. *Saussure et Merleau-Ponty pour une phénoménologie du signe*. [version en ligne] Disponible à : [https://www.academia.edu/19620757/Saussure et Merleau-Ponty pour une ph%C3%A9nom%C3%A9nologie du signe](https://www.academia.edu/19620757/Saussure_et_Merleau-Ponty_pour_une_ph%C3%A9nom%C3%A9nologie_du_signe)

Chin, Chung. *The Relation of Merleau-Ponty and Blanchot to Derrida* [version en ligne] Disponible

à :<https://webcache.googleusercontent.com/search?q=cache:CGbG93a3fPsJ:https://www.edu.soft.ro/brain/index.php/libri/article/download/522/573+&cd=1&hl=en&ct=clnk&gl=fr>

Cools, Arthur. *Intentionnalité et singularité. Maurice Blanchot et à la phénoménologie* dans 'Maurice Blanchot et la philosophie', sous la direction d'Eric Hoppenot et Alain Milon, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010

Dastur, Françoise *Chair et Langage, essais sur Merleau-Ponty*. Encre marine, 2001.

Derrida, Jacques. *De la grammatologie*. Paris, Les Editions de Minuit, 1967.

Delco, Alessandro *Merleau-Ponty et l'expérience de la création*. Du paradigme au schème. Presses Universitaires de France, 2005.

Denkens, Oliver *Le Structuralisme*. Armand Colin, 2015

Fink, Eugen. *Epilogue zur Dichtung*. V. Klostermann, Frankfurt am Main. 1971.

Garelli, Jacques. *Opérations et Structures* dans 'Merleau-Ponty aux frontières de l'invisible. Textes réunis par Marie Cariou, Renaud Barbaras et Etienne Bimbenet. Associazione Culturale Mimesis, 2003.

Gillan, Garth (avec Levinas). *About Blanchot: An Interview* [version en ligne] Disponible à : <http://philpapers.org/rec/LEVABA>

Hagelstein, Maud. *Le neutre chez Blanchot et le minimalisme* [version en ligne] Disponible à : <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/27684>

Hagelstein, Maud. *Maurice Blanchot : La genèse phénoménologique du concept de neutre* [version en ligne] Disponible à : <http://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/27683>

Hirata, Hosea. *Pure Poetry and Différence : Negativity in Nishiwaki and Derrida* [version en ligne] Disponible à : <http://www.jstor.org/stable/489443>

Husserl, Edmund. *Logische Untersuchungen, Band 1*, Niemeyer 1993.

Husserl, Edmund *Erste Philosophie, Zweiter Teil*, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht. 1996

Kristeva, Julia. *La révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du dixième siècle* : Lautréamont et Mallarmé. Editions du Seuil, 1974

Kristeva, Julia. *Le langage comme antidépresseur*. Texte du conférence (daté du 14 janvier 2012) disponible à <http://www.kristeva.fr/le-langage-comme-antidépresseur.html> [accédé le 01/03/2017].

Lacaux, André. *Blanchot et Lacan* [version en ligne] Disponible à :
<https://www.cairn.info/revue-essaim-2005-1-page-41.htm>

Mallarme, Stephane. *Interview avec Jules Huret* [version en ligne] Disponible à :
https://fr.wikisource.org/wiki/Enqu%C3%AAte_sur_l%E2%80%99%C3%A9volution_litt%C3%A9raire/Symbolistes_et_D%C3%A9cadents/M._St%C3%A9phane_Mallarm%C3%A9

Merleau-Ponty, Maurice. *L'oeil et l'esprit* [version en ligne] Disponible à :
http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/oeil_et_esprit/oeil_et_esprit.pdf
[accédé le 20/01/2017].

Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception* [version en ligne] Disponible à :
http://classiques.uqac.ca/classiques/merleau_ponty_maurice/phenomenologie_de_la_perception/phenomenologie_de_la_perception.pdf [accédé le 15/09/2016]

Mallarmé, Stéphane et Huret, Jules. *Enquête par Jules Huret menée pour l'Echo de Paris parait en 1891* (interview). Disponible à :
<http://fdnet.perso.infonie.fr/divagations/entretien.htm> [accédé le 20/12/2016]

Newark, Kevin. 'On Parole: Blanchot, Saussure, Paulhan' [version en ligne] Disponible à :
<http://www.jstor.org/stable/3655216>

Paulhan, John. *Alain, ou la preuve par l'étymologie*. Dans *Œuvres Complètes, Volume 3*, Cercle du Livre Précieux 1966-1970.

Paulhan, John. *Clef de la poésie*, n.r.f 1944

Perec, Georges *Penser/Classer*. Editions de Seuil, 2003.

Perec, Georges *W ou le souvenir d'enfance*. Gallimard, 1975.

Platon. *Le Sophiste*. La Bibliothèque électronique de Québec Volume 5 : version 1.01

Rajan, Tilottama. *The Phenomenological Allegory: From 'Death and the Labyrinth' to 'The Order of Things'* [version en ligne] Disponible à : <https://www.jstor.org/stable/1773428>

Revel, Judith. *Foucault avec Merleau-Ponty : Ontologie, politique, présentisme et histoire*. Paris, Vrin, 2015.

Syrotinski, Michael. *Noncoincidences : Blanchot reading Paulhan* [version en ligne] Disponible à : https://www.jstor.org/stable/3040732?seq=1#page_scan_tab_contents

Salanskis, Jean-Michel. *Lévinas et Blanchot : convergences et malentendus* [version en ligne] Disponible à : <http://books.openedition.org/pupo/861>

St Aubert. *Du lien des êtres aux éléments de l'être*. Vrin, 2004

Woolf, Virginia. *La chambre de Jacob*, numeriklivres, 2014.

Zaltzman, Helen. *Allusionist 58: Eclipse* (émission radiophonique avec Lauren Marks) [version en ligne] Disponible à:

<https://www.theallusionist.org/allusionist/eclipse>

Transcription disponible à : <https://www.theallusionist.org/transcripts/eclipse>

Zhu, Lei. *Merleau-Ponty versus the linguists* [version en ligne] Disponible à :

<http://acta.structuralica.org/pub-124884>